

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITÉ MOHAMMED SEDDIK BEN YAHIA - JIJEL
FACULTÉ DES LETTRES ET LANGUES
DÉPARTEMENT DE LETTRES ET LANGUE FRANÇAISE

N° de série : ...
N° d'ordre : ...

MÉMOIRE DE FIN D'ÉTUDE EN VUE DE L'OBTENTION D'UN
MASTER ACADÉMIQUE

OPTION : LITTÉRATURE ET CIVILISATION

INTITULÉ

Exil et réconciliation identitaire
dans *Marx et la poupée* de Maryam MADJIDI

Présenté par : Ikram GHALIA

Directeur de recherche : Ahlem ADJEROUD

Devant le Jury :

Président : Arezki AZIBI

Examineur : Mohammed Chemseddine ABDOU

Rapporteur : Ahlem ADJEROUD

ANNÉE UNIVERSITAIRE : 2017 – 2018

Remerciements

Je tiens à remercier en premier lieu ma directrice de recherche pour ses orientations et ses conseils

Je remercie chaleureusement ma famille et mes amis pour leur perpétuel soutien et leurs encouragements

*Je remercie particulièrement Sylvie de faire de *Marx et la poupée* le plus beau cadeau que j'ai reçu*

*Je remercie également l'autrice de *Marx et la poupée*, Maryam Madjidi d'avoir répondu à mes questions*

À mes parents je dédie ce travail

- Table des matières -

Introduction générale	4
Première partie : Vivre l'exil	11
Chapitre I : Qu'est-ce que l'exil	14
1.1. L'exil spatial	15
1.2. L'exil linguistique	19
1.3. L'exil culturel	22
Chapitre II : Une autre forme d'exil	24
2.1. Une forme de traumatisme accumulatif	25
2.2. Une forme de dépossession de soi	31
2.3. Une forme d'exclusion	34
Deuxième partie : Ecrire l'exil : une identité narrative, une identité plurielle	36
Chapitre I : Vers une identité narrative	38
1.1. L'exil : un mot, des mots	43
1.2. L'écriture singulière	45
1.3. L'écriture plurielle	53
Chapitre II : Vers une réconciliation identitaire	55
2.1. Une identité plurielle	56
2.2. Construction de soi	59
2.3. L'écriture unificatrice	68
Conclusion générale	73
Bibliographie générale	77
Résumé en français	82
Résumé en arabe	83
Résumé en anglais	84

Introduction générale

Va, petit livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! Il m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornement, comme il convient au fils de l'exilé ; et malheureux, adopte les signes du malheur.¹

Par cette tirade, Ovide, expulsé sous l'ordre de l'empereur Auguste sur les bords de la Mer Noire à Tomès, ouvre *Les tristes* où il se plaint d'exprimer sa détresse d'exil. Ainsi avec Homère, qui en fait un mythe, la figure de l'exilé hante la littérature depuis ses origines. Durant les siècles qui suivirent, plusieurs écrivains et poètes ont écrit dans l'exil, Contraints de partir hors de leurs pays d'origine, Clément MAROT, Madame De STAËL, Victor HUGO, Milan KUNDERA, Bertolt BRECHT et bien d'autres ont fait de leur voyage le cœur même de leurs histoires, chacun à leur manière des exilés. Si pour Ulysse l'exil est une séparation spatiale, pour Victor Hugo il semble être intérieur. Il déclare que « L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, il m'a presque détaché de la terre ».² L'insupportable sentiment de perte suite au dessaisissement, aggravé par celui de la solitude sont des éléments prédisposant à l'écriture.

En France, on assiste depuis quelques années, et plus précisément après la révolution islamique en Iran, à l'émergence d'un nombre considérable de productions romanesques d'auteurs iraniens exilés dont la plupart sont féminines. En effet, de nombreuses femmes d'origine persane, qui ont pris la nationalité française ou non, ont choisi d'écrire dans la langue française, parfois en alternance avec le persan, et dont les œuvres sont généralement appréciées par le public français. Le choix de cette langue réside dans le fait que cette dernière permet de toucher un lectorat plus vaste non seulement en France mais aussi dans les pays occidentaux, ce qu'une langue périphérique comme le persan ne le permet pas. Pour

¹ Ovide, *Les tristes*, traduit du latin par M. NISARD, Paris, J.-J. DUBOCHET et COMPAGNIE Éditeurs, 1838, p.1

² Victor HUGO, *Correspondance familiale et écrits intimes*, Paris, Robert Laffont, 1988, p.244

d'autres écrivaines, le choix du français est une stratégie identitaire, c'est-à-dire une preuve et démonstration de leur francité.

Pour des raisons ou d'autres, ces productions traitent dans leur globalité des thèmes d'ordre identitaire : le déchirement entre deux identités, ou peint la réalité douloureuse d'un exil qui n'est pas facile à surmonter à la recherche d'un enracinement dans la langue comme outil thérapeutique. Parmi ces romancières figure Maryam MADJIDI, lauréate du Goncourt du premier roman pour l'an 2017 et le prix du roman Ouest-France Etonnants voyageurs. Née en 1980 à Téhéran, Maryam Madjidi est une écrivaine française d'origine iranienne. Elle a quitté son pays, en 1986 avec ses parents pour aller s'installer en France. Son mémoire de maîtrise en littérature comparée porte sur les deux auteurs iraniens : le romancier Sadegh HEDAYAT et le poète Omar KHAYYÂM. Après son premier retour en Iran, elle part vivre dans différents endroits dans le monde notamment la Chine, et la Turquie où elle a entamé la rédaction de *Marx et la poupée*. Ce roman était pour l'autrice un moyen de réconcilier entre ses identités en racontant son itinéraire d'enfant exilée dans un récit qui sera l'objet d'analyse de notre travail de recherche.

Dans notre corpus de recherche, *Marx et la Poupée*, l'autrice traite de la thématique de l'exil. Le récit est articulé autour de trois parties qui correspondent à trois naissances parmi lesquelles une effective et deux symboliques.

La première partie, intitulée *Première naissance*, renvoie à la naissance civile de Maryam, personnage principal du roman, à Téhéran, quelques mois après l'installation du régime islamique de KHOMEINY au pouvoir. Cette partie relate les conditions qui ont menées la famille de Maryam, dont elle est l'unique enfant, à s'exiler en France. Conditions qui se résument en la situation tragique et le contexte de répression qu'a

connus la famille suite aux activités politiques clandestines contre le pouvoir nouvellement installé. Le combat communiste des parents a exposé leur vie et celle de leur petite fille, Maryam, à la mort ce qui les a incité à l'exil comme ultime solution afin d'y échapper. Le récit commence avant même l'arrivée au monde de Maryam, plus exactement, dans le ventre de sa mère enceinte de sept mois qui a sauté du deuxième étage suite à une manifestation dans laquelle elle a participé à l'université de Téhéran.

La deuxième partie, *Deuxième naissance*, renvoie effectivement à la naissance de l'exilée à Paris. Cette partie relate l'arrivée en France de la famille de Maryam, et la découverte pour la petite fille qu'elle était de la culture française. Découverte qui ne l'a pas du tout enchantée et qui s'est manifestée par un mutisme complet, et un refus de manger, de jouer et de parler français. Le sourire et l'appétit reviendront d'un coup, grâce à une petite iranienne, éphémère compagne de jeu. La petite fille s'est retrouvée par la suite dans une « classe CLIN » dont l'objectif est de préparer les enfants des émigrés, nouvellement installés en France, à s'intégrer dans la société d'accueil en effaçant tout ce qui est « culture autre ». Par la suite, cette classe a permis à Maryam une intégration totale mais en contre partie un dénigrement de sa culture d'origine. Dans ce récit, la langue maternelle est représentée sous les traits d'une vieille femme qui vient visiter la narratrice en claudiquant sur trois jambes et lui laisse sa canne en partant. Admettre qu'on est bancal est peut-être le début de la sagesse. C'est à la faveur d'une thèse de littérature comparée que la jeune femme reprendra contact avec le persan.

Dans une troisième partie, *Troisième naissance*, Maryam raconte son retour pour la première fois en Iran après dix sept ans d'absence, dans un projet d'études de littérature comparée. Cette partie raconte sa plongée dans ses origines persanes et sa réconciliation avec ses dernières. Cette naissance

comprend ses voyages dans différents pays comme la Chine, la Turquie et quelques retours en Iran. Un retour marqué par des coups de foudre et des déceptions. Maryam manifeste son envie de vivre dans ce pays mais le refus de sa grand-mère ainsi que son incapacité à vivre sans la langue française. Elle commence à l'apercevoir plus qu'une langue ce qui rend impossible la concrétisation de cette envie. Déchirée entre deux pays, deux cultures et deux identités, l'héroïne commence à trouver place dans l'écriture qu'elle a entamée à Pékin ou elle s'est expatriée. L'écriture comme outil pour résoudre les contradictions dues à l'incapacité d'être persane, française ou encore bien dans le vide entre les deux.

Notre travail de recherche s'inscrit dans une nouvelle forme d'écriture, la littérature migrante, qui donne lieu à deux concepts simples par leur morphologie, complexes par l'ampleur du sens qu'ils peuvent véhiculer : exil et écriture. Les deux concepts constituent l'objet principal de notre travail de recherche dans lequel nous essayerons de répondre aux trois questions suivantes :

- L'exil vécu, peut-il se limiter dans un éloignement spatial, linguistique et culturel ? Quels autres aspects peut recouvrir ce terme ?
- Comment est-ce que notre protagoniste a concilié et réconcilié ses deux identités ?
- Comment est-ce que la « voix narrative » peut être une stratégie de dire la douleur et la richesse de l'exil ?

Nous avancerons les hypothèses suivantes :

- Nous supposons que l'exil pour Maryam n'est pas seulement un détachement spatial, culturel et linguistique

mais aussi une forme de traumatisme accumulatif, de dépossession de soi et d'exclusion sociale.

- Nous estimons que notre protagoniste s'est référée à l'écriture de l'exil comme stratégie thérapeutique pour réconcilier entre sa partie persane et celle française.
- Ainsi le texte devient à la fois une pratique de sa pluralité identitaire, un moyen de construction de soi et une stratégie unificatrice.

Pour mener à bien notre travail de recherche, nous pensons l'articuler sur deux parties. Dans la première partie, nous essayerons d'aborder le concept de l'exil avec toutes les conceptions auxquelles il renvoie et toutes les formes qu'il peut prendre. Dans un premier chapitre nous aborderons l'exil dans sa conception première : un éloignement spatial, culturel et linguistique. Nous réserverons le deuxième chapitre pour les aspects profonds que peut manifester ce concept. Ensuite et en recourant à la notion d'acculturation établie par SAM et BERRY nous analyserons le concept mouvant de l'identité, ainsi les différentes stratégies culturelles mises en place par Maryam pour surmonter la situation migratoire.

Dans une deuxième partie nous essayerons d'analyser l'activité scripturale de notre protagoniste. Nous avons jugé utile de commencer dans un premier chapitre par examiner les frontières autobiographiques et fictionnelles dans notre corpus. Ensuite, voir si l'exil pour Maryam peut renvoyer à l'exclusion de toute idée spatiale voir à un enracinement dans l'écriture ; si cette stratégie lui a apportée apaisement et a été un moyen de réconciliation entre ses multiples identités. Nous allons nous baser sur les approches théoriques de Simon Harel de « la littérature migrante ». Dans un deuxième chapitre et sous la lumière des concepts d'hétérolinguisme et d'écriture fragmentaire de Rainier GUTMAN nous analyserons comment le

récit migratoire peut être une activité « signifiante » (Roland Barthes)
exprimant à la fois la douleur et la richesse de l'EXIL.

Première partie :

Vivre l'exil

Première partie : Vivre l'exil

Si l'exil remonte à l'existence même de l'Homme et son inscription dans un cadre social, ce phénomène a connu une ampleur dans les deux derniers siècles. La raison réside dans le fait que cette période de l'Histoire est marquée par le colonialisme, les guerres mondiales et civiles ainsi les mouvements indépendantistes comme le souligne W. Saïd EDWARD dans le passage suivant :

Notre époque qui se caractérise par une situation de conflit moderne, par une tendance impérialiste les ambitions quasi théoriques de dirigeants totalitaires, est en effet l'époque des réfugiés, des déplacements de populations, de l'immigration massive.¹

Jacqueline ARNAUD propose une définition de l'exil qui nous laisse déduire qu'il existe bien un exil dans sa conception première et une autre conception dite l'exil intérieur. Pour cette auteure, l'exil est :

Un état de fait, l'expulsion de sa patrie par une violence politique, et par extension, l'éloignement forcé, ou choisi comme pis aller, quand on ne se sent pas chez soi dans son pays. Entre les deux acceptations, pour le migrant des différences de degré rendent compte du type de violence qui a provoqué l'exil. Il existe un exil intérieur qui peut aller jusqu'à l'aliénation.²

De tous les termes liés au concept de l'exil, l'« expulsion » semble le mieux représentative. Dans notre corpus. Maryam est expulsée à travers les trois naissances constituant le récit. D'abord, du ventre de sa mère. Ensuite de sa terre mère. Enfin de soi-même. Dans la première partie de notre travail de recherche nous allons essayer d'aborder les trois expulsions

¹ W. Saïd EDWARD, *Réflexion sur l'exil et autres essais*, Actes Sud, 2008, p.242

² Jacqueline ARNAUD, *Exil, errance, voyage dans l'exil et le désarroi de Nabil FARES*, Ellug, Grenoble, 1986, p.52

auxquelles s'est exposées Maryam. Cela nous permettra de répondre à la première question constituant notre problématique, autrement dit s'interroger sur les diverses formes sous lesquelles se manifeste l'exil dans notre corpus.

Chapitre I :

Qu'est-ce que l'exil ?

Chapitre I : Qu'est-ce que l'exil ?

Dans sa conception première, l'exil recouvre le sens suivant :

Expatrier, expulser quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y rentrer bien que de nos jours exilé soit pratiquement réservé pour indiquer la condition de ceux qui ont du quitter leur pays afin de se soustraire à des risques ou à des persécutions d'origine politique ou idéologique. Dérive du verbe latin « éxilire » littéralement sauter, bondir hors de, exiler avait en ancien français le sens de savager, ruiner, détruire, c'est ainsi que le verbe latin exterminare de terminus limite, borne qui voulait dire chasser, bannir, exiler a pris en français la signification d'exterminer c'est-à-dire détruire entièrement.¹

Cette citation nous laisse distinguer entre deux types d'exil, un forcé et l'autre volontaire. Or, dans toutes ses formes, l'exil est un état de destruction globale qui touche toutes les aspects de la vie de l'exilé.

1.1. L'exil spatial

À la différence de l'immigration, l'exil est un « voyage » qui exclut toute idée d'un retour possible comme le souligne Tahar Benjelloun : « L'exil ne se résume pas à l'immigration, puisque cette dernière comprend l'idée de retour, et se définit par un arrachement sans retour possible. »²

L'exil est avant tout un déplacement spatial qui arrache l'individu de son nid social et laissant devant lui l'ultime choix douloureux de vivre dans un autre pays poussée par des contraintes politiques, sociales, économiques, etc. Ce voyage résultant d'un choix volontaire ou forcé

¹ Lya TOURNE, Chemin de l'exil : vers une identité nouvelle, Ed. Compagne première, Paris, 2003, p.13

² Tahar BENJELLOUN, Exil, Solitude, Récits et réflexions suite à deux conférences de Tahar Benjelloun, sur le site www.taharbenjelloun.org, consulté 12/03/2018

engendre une fracture entre l'exilé et sa terre mère avec laquelle entretient une intimité.

Selon le dictionnaire de l'Académie Française, l'exil spatial renvoie à « la situation d'une personne qui a été condamné à vivre hors de sa patrie, en été chassée ou s'est elle-même expatrié. »¹

S'exiler spatialement pour Maryam c'est d'abord s'exiler du ventre de sa mère. Avant d'être née, Maryam vivait déjà avec sa mère audacieuse les premiers moments de la révolution iranienne. Elle partageait avec elle ses manifestations à l'université de Téhéran et assistait aux massacres et meurtres commises par les « islamistes » :

Elle recevra bien des gifles encore et des insultes aussi mais rien ne peut l'arrêter à vingt ans, ni les gifles du frère ni sa grossesse ni même la peur d'être tuée. P. 12

Comme nous l'avons déjà souligné, l'exil est d'abord un état d'« expulsion ». Notre protagoniste est expulsé d'abord du ventre de sa mère lors d'une *première naissance*.

J'ai peur, je sens le danger et je me recroqueville un peu plus au fond du ventre mais ce ventre va vers la mort, poussé par une force irrésistible [...] Ma mère porte ma vie mais la mort danse autour d'elle en ricanant, le dos courbé ; ses longs bras squelettiques veulent lui arracher son enfance ; sa bouche édentée s'approche de la jeune femme enceinte pour l'engloutir. P. 12

Cette première naissance était une transition entre un état de sécurité : « Sa voix me parvient à travers la paroi de peau, de chair, de sang et de

¹ Dictionnaire de l'Académie Française, sur le site : <http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/>, consulté le 12/03/2018

placenta qui me protège contre la barbarie du monde extérieur. » (p. 15) à un état d'insécurité se résumant dans le contexte de répression qu'a connu l'Iran suite à l'installation du régime islamique au pays :

Les voiles des femmes sont piétinés ; des mains arrachent leurs cheveux. Les femmes sont traînées par terre, elles se débattent comme elles peuvent et les hommes qui les traitent de sales putes. Ces hommes ont les yeux injectés de sang et brandissent des bâtons plantés de clous. Ils hurlent « Allah Akbar ». P. 13

S'exiler pour notre protagoniste est par la suite s'expulser de l'Iran. L'état de répression qu'ont connu les parents de Maryam suite à leurs activités clandestines était le travail d'accouchement d'une *deuxième naissance*, une expulsion de la terre mère et l'exil en France. Bien que ce second pays ait offert à Maryam une sécurité sociale l'Iran reste la terre de sa sécurité psychologique, sentimentale, gastronomique, géographique, familiale, culturelle et identitaire. L'insécurité sera alors le premier sentiment que Maryam a ressenti une fois expulsé de sa terre mère, sa langue et sa culture d'origine. À travers un chapitre intitulé *Ma mémoire d'enfant*, Maryam revoit dans son exil ce contexte de sécurité avec toutes ses formes qu'elle avait connu avant son exil en France lui entraînant un état de nostalgie profonde :

Je revois [...] Les sucreries offertes par mon grand-père [...] Les sirops de griotte que ma grand-mère apportait glacés [...] La fraîcheur du nord de l'Iran [...] les kakis bien mûrs que j'allais cueillir dans le jardin de ma tante [...] la neige qui tombait tout l'hiver sur les montagnes de l'Alborz [...] les gamins du quartier qui venaient jouer avec moi [...] les feuilles mortes de l'automne que ramassais pour ma grand-mère [...] les pages de mes livres d'enfances que les doigts de ma grand-mère tournaient sous mes yeux conquis [...] les doigts de ma

mère qui formaient des bouchées de riz mêlé à la sauce des ragoûts qu'elle portait à ma bouche. P. 159

Enfin, s'exiler pour Maryam s'est aussi s'expulsée de tout espace. À travers son dernier voyage, son premier retour en Iran, Maryam serait désormais exposé à une situation d'exil de soi, allant au point de demander si cela peut exister réellement : (pas uniquement de sol mais d'un état d'esprit)

Ces premiers morceaux de ma vie, l'un après l'autre, avaient formé ma sensibilité et représentent ce que j'ai de plus précieux aujourd'hui, mon enfance. Un jour, ils ont été coupés, déracinés, et jetés dans le trou du passé, dans une région inatteignable. C'est à se demander parfois si tout cela a existé. P. 166

Il est à souligner l'aspect relatif dans la conception spatiale de l'exil. Plusieurs facteurs y compris l'âge déterminent le degré de déchirure lié à ce mouvement spatial. Les réactions apparaissent dans des niveaux différents.

Au niveau de notre corpus, nous trouvons principalement cette conception de l'exil chez les parents de notre protagoniste. Cependant, et à la différence de ces derniers, notre narratrice, Maryam, conçoit moins l'idée que l'exil comme un arrachement du pays d'origine.

Pour la maman de Maryam, quitter l'Iran était une idée impensable au départ. Elle préférait mourir que s'éloigner de son pays, mais elle finissait par accepter pour protéger sa petite fille. Le père était perdu entre l'idée de partir et celle de rester. Il ne voulait pas quitter l'Iran mais aussi il a trop rêvé de « la terre de Diderot ». Pour Maryam, C'est sa terre à elle, son terrain de jeux, des poupées qu'elle ne voulait pas quitter.

1.2. L'exil linguistique

Si l'exil, comme nous l'avons vu dans l'élément précédent, est un éloignement de la terre mère, il est aussi une distanciation par rapport à la langue maternelle.

Ainsi, le maintien de la langue mère dans le pays d'accueil peut mettre l'individu dans un isolement caractérisé par un mutisme complet et l'impossibilité d'établir des liens sociaux tout en provoquant chez lui le sentiment d'être banni par cette même société.

Aussi le passage d'une langue à une autre peut être vécu comme une expérience difficile à surmonter. Dans notre corpus, un chapitre dont l'intitulé *La lutte des langues* exprime la complexité de se trouver entre deux rives, deux langues :

Je triomphe. Je suis la langue des Lumières et de Molière

Je suis la langue de tes premières années

Ne l'écoute pas. Cette langue est celle du passé qui n'est plus.

Souviens-toi de ton terreau

Apprends-moi et oublie le reste

Souviens-toi de ton terreau

Apprends-moi et oublie le reste

Le persan est l'archet qui fait vibrer ton

C'est la langue de l'exil, de l'arrachement, du traumatisme. P. 140

Bien que, la maîtrise de la langue du pays d'accueil présente un outil précieux pour s'intégrer rapidement. Elle demeure la clé pour la découverte des composantes culturelle véhiculant la nouvelle société.

Je suis peut-être une vieille femme boitante que la vie a rejetée, le bruit de ma canne et de ma jambe lourde que je traîne est insupportable mais ce bruit te poursuivra toute ta vie si tu ne me prends pas la main

Oublie cette vieille folle bégayante et laisse-la balbutier son charabia.

Je t'offrirai un monde d'intégration, de reconnaissance, de réussite. P.

140

De plus, parler ne se limite pas dans le fait d'utiliser la parole mais peut recouvrir certains actes comme les mimiques, les gestes. Dans certains cas, comme celui de la mère de Maryam, on parle de la langue du silence. En fait, le langage du silence choisi par elle lui rappelle dans chaque instant de son passé, de ses souvenirs, de son pays. Il permet d'éveiller la nostalgie dans son cœur brisé.

La mère parle peu. Des rêves tournent autour de sa tête comme des oiseaux au-dessus des tours de silence. On a raconté un jour à la petite fille que ses ancêtres déposaient leurs morts en haut de ces grands tours, les tours de silence, pour que les vautours viennent les dévorer.

Il ne fallait pas que le cadavre souille la terre ni le feu qui était sacré.

P. 18

L'exil linguistique chez Maryam s'est manifesté à travers deux phases principales. D'abord, par un mutisme complet, qui ne renvoyait pas à une incapacité linguistique mais à une stratégie défensive :

La petite fille ne parle toujours pas [...] Elle ferme obstinément la bouche. Bouche scellée mais yeux et oreilles grands ouverts. Elle

prend, elle enregistre, elle digère tout ce qu'elle voit et entend. Mais elle ne parle pas. Pourtant, elle a très bien appris cette langue puisqu'elle pense déjà en français dans sa tête et imagine des dialogues ou elle se défend et prouve à tous qu'elle la parle très bien.
P. 121

Ensuite, une phase de « lutte » et de résistance entre sa langue maternelle et celle de la société d'accueil ou le persan devait céder la place pour l'autre afin de pouvoir avancer :

Au bout de quelques semaines, j'ai cédé. Je m'en voulais de te faire du mal. J'avais déjà d'apprendre à lire et à écrire le persan, je pouvais peut-être au moins le parler à la maison. J'ai fini par accepter cette loi : le persan à la maison, le français dehors. Il y avait désormais notre langue et leur langue, nous et eux. Et moi je passais d'un monde à l'autre, d'une langue à l'autre, échangeant mes rôles [...]. P. 145

Cette lutte de langue, Maryam lui a mis fin en mettant fin à sa langue :

Ainsi, dans la tête de la petite fille, s'est tu le persan. Sa langue a foutu le camp. Son unique espace est la mansarde où elle n'osera jamais inviter un camarade de classe de peur qu'on découvre sa pauvreté. Ainsi s'est tu le persan. La petite fille comprend qu'ici, il ne sert à rien de le parler. Personne ne lui répondra. Alors il se passa quelque chose d'étrange : elle avala sa langue. Elle ferma les yeux et elle engloutit sa langue maternelle qui glissa au fond de son ventre, bien à l'abri, au fond d'elle, comme dans le coin le plus reculé d'une grotte. P. 139

Mettre fin à sa langue maternelle figure comme une stratégie sociale afin de pouvoir enfin de pouvoir échapper d'un exil social mais cela semble affecter sa sécurité linguistique en s'exilant linguistiquement.

1.3. L'exil culturel

Dans *Exil et littérature*, Jaques MOUNIER s'interroge sur les autres dimensions que peut renfermer le concept d'exil :

Si l'exil est communément physique, c'est-à-dire spatial, géographique, n'existe-il pas également un exil culturel, un exil dans la culture, dans la langue ou les langages et donc non seulement un rejet, un bannissement et un châtement, mais aussi une incompréhension, une aliénation, une perte d'identité.¹

Cette interrogation nous laisse penser que l'exil renvoie à une conception plus subtile, plus intérieure qu'extérieure dans laquelle la considération géographique cède place à d'autres considérations plus importantes : culturelle, langagière ou plus généralement identitaires.

Dans la situation d'exil, l'exilé est souvent sujet d'un choc culturel :

Ce choc culturel survient à cause de l'anxiété provoquée par la perte de toutes nos références et de tous nos symboles familiers dans l'interaction sociale. Ceux-ci incluent les manières et une façon que nous avons de nous situer face aux circonstances de la vie : quand donner la main et quoi dire lorsqu'on rencontre des gens, quand et comment donner des pourboires, comment faire des achats, quand accepter ou refuser les invitations, quand prendre ce que disent les gens au sérieux ou non [...]²

En effet, ce choc culturel se manifeste sous forme d'un malaise général entraînant l'expatrié dans une recherche à s'identifier et trouver place dans la nouvelle société. Maryam allait jusqu'à prier pour que ses

¹ Jacques MOUNIER, *Exil et Littérature*, Edition Ellug, Grenoble, 1986, p.29

² *Le phénomène du choc culturel*, sur le site : http://www.bei.umontreal.ca/bei/mtl_choc.htm consulté le 01/03/2018

parents se taisent devant ses amis, elle voulait même les présenter en disant : « Voici mes parents, ils sont muets, hélas. » P. 146

Chapitre II :

Une autre forme d'exil

Chapitre II : Une autre forme d'exil

Comme nous avons vu dans le premier chapitre, avant d'être langagière ou culturelle, l'exil est d'abord une rupture spatiale. Cette rupture peut être une discontinuité « vitale » voire bienfaitrice ou bien « mortelle » dans le sens large du terme.

Dans la définition proposée par Jacqueline ARNAUD d'autres aspects de l'exil sont évoqués. En fait, cette définition nous laisse penser qu'il existe bien un exil dans sa conception première et une autre conception intérieure. Pour cette auteure, l'exil est :

Un état de fait, l'expulsion de sa patrie par une violence politique, et par extension, l'éloignement forcé, ou choisi comme pis aller, quand on ne se sent pas chez soi dans son pays. Entre les deux acceptations, pour le migrant des différences de degré rendent compte du type de violence qui a provoqué l'exil. Il existe un exil intérieur qui peut aller jusqu'à l'aliénation.¹

En se basant sur les propos de cet auteur nous essayerons dans un deuxième chapitre de voir quelles autres formes peut recouvrir le terme EXIL dans notre corpus.

2.1. Une forme de traumatisme accumulatif

L'exil pour Maryam et sa famille est d'abord vital. Il leur a permis d'échapper à la mort.

Ma mère porte ma vie mais la Mort danse autour d'elle en ricanant, le dos courbé ; ses longs bras squelettiques veulent lui arracher son enfant ; sa bouche édentée s'approche de la jeune femme enceinte pour l'engloutir. P. 13

¹ Jacqueline ARNAUD, *Exil, errance, voyage dans l'exil et le désarroi de Nabil FARES*, Ellug, Grenoble, 1986, p.52

Le départ en France était une fuite d'une mort probable, un départ vers la liberté :

Nous courons, nous bousculons des gens, nous heurtons des valises, nous sautons par-dessus les obstacles. Nous dansons. Nous dansons pour échapper à la mort. Je suis agrippée à ta main. Tu vas beaucoup trop vite, mes pieds touchent à peine le sol. Je vole avec toi. Le foulard de ma mère glisse sur ses cheveux noirs, elle le remet, il retombe, des mèches de cheveux s'envolent. Les pans de son manteau ample et long sont comme deux mains qui se soulèvent et flottent dans l'air, applaudissant notre départ, notre course effrénée vers l'avion, vers la liberté. P. 50

Le passage est tiré d'un chapitre de notre corpus dont l'intitulé *Barbe noire*, dans lequel Maryam fait référence à l'homme barbu qui lui a empêché avec sa mère d'embarquer pour rejoindre son père en France à cause d'un voile « mal mis » laissant paraître quelques mèches. Le passage résume fidèlement l'autre figure de la mort dont Maryam s'exposerait si jamais son père n'a pas pris la décision de se réfugier dans la « terre de la liberté », la France. Donc, le choix de transmuter foncièrement d'existence devient pour la famille de Maryam le phénomène prodigieux qui rapproche l'être humain au phénix, cet oiseau légendaire qui se caractérise par son pouvoir de renaître une fois consumé par le feu. Cette renaissance est désignée dans notre corpus par l'intitulé de la deuxième partie : *Deuxième naissance*.

Mais l'exil n'était pas toujours vital pour notre protagoniste et sa famille. Le conte suivant justifie nos propos :

Il était une fois

Un père, une mère et une fille

Le père, avait la forme d'une ombre se faufilant sur les murs

La mère, le visage caché, portait une longue robe balayant la terre

La fille, silhouette légère, avait les pieds suspendus dans l'air

Et tous les trois gardaient un secret dans le creux de la main

Sur leur paume, un mot était gravé : EXIL. P. 86

Le passage nous laisse comprendre que la transition est aussi traumatisante. La suite du conte, raconté par notre protagoniste, nous montre que l'abandon de la terre maternelle, même s'il paraît vital dans un premier temps est aussi une perte, un acte de désappropriation qui engendre invariablement un sentiment de vulnérabilité :

La fille n'avait plus de jouets

On raconte qu'elle les avait échangés contre les lettres de l'alphabet

La mère n'avait plus de sourire

On raconte qu'elle l'avait échangé contre une poignée de souvenirs

Le père n'avait plus de jeunesse

On raconte qu'il l'avait échangé contre quelques pièces de monnaie

Et tous les trois peu à peu devenaient des étrangers

La terre se dérobaient sans cesse sous les pieds de la fille

La mémoire s'échappait sans cesse de la tête de la mère

Les pièces manquaient toujours dans les mains du père

Et tous les trois peu à peu perdaient le goût de la vie. P.P. :86-87

Dans ce genre de situation, Donald WOODS WINNICOTT parle de « la crainte de l'effondrement » autrement dit « la crainte d'une hémorragie identitaire qui se traduit par une forte angoisse de disparition »¹. Suite à une agonie qui n'est pas encore obturée vient s'ajouter une autre : « l'agonie originelle représentant la rupture d'une symbolisation antérieure [...] dont les traces auraient été insuffisamment cicatrisées »²

Selon le Guide Comede (comité médical pour les exilés) : « L'histoire des exilés est jalonnée de conflits et de ruptures multiples, qui s'expriment sur un fond commun, un traumatisme psychologique à part entière : l'exil. » (Guide comede : 2008)

Dans les études qu'ils ont menées sur les migrants et les exilés, les deux psychanalystes Léon et Rebecca GRINBERG nous laissent penser que l'exil est une situation de traumatisme aiguë. Cette expérience peut s'avérer une phase accumulative se prolongeant dans le temps sans interruption.

L'expérience pré-migratoire résultant du contexte sociopolitique figure la première raison de la migration des réfugiés. Dans le cas de notre corpus, les événements traumatiques liés à la situation sociopolitique sévissant en Iran après l'installation au pouvoir du régime islamique était la cause d'asile politique de la famille de Maryam dont les parents sont des militants communistes.

Des feuilles volent partout, des feuilles de cours, des fiches d'inscription, des dossiers. Les pages des livres sont déchirées ; des étagères sont

¹ Simon HAREL, *L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement*, Québec Studies, n°14, printemps-été 1992, p.27

² Ibid.

renversées ; des mains fouillent dans les tiroirs ; des bouches hurlent. Les voiles des femmes sont piétinés ; des mains arrachent leurs cheveux. Les femmes sont traînées par terre, elles se débattent comme elles peuvent et les hommes qui les traitent de sales putes. Ces hommes ont les yeux injectés de sang et brandissent des bâtons plantés de clous. Ils hurlent « Allah Akbar ». P. 13

Nombre important des opposants politiques de la révolution islamique était sujet d'actes violents : harcèlement, menace, emprisonnements, torture, disparition temporaire ou permanente, témoin d'acte violent meurtres, exécutions, génocide, etc.

Plusieurs membres de la famille de Maryam ainsi leurs proches étaient sujets de ces transgressions de la loi humaine. Son oncle Saman a subit le pire essor :

J'ai passé huit ans dans une des pires prisons au monde. J'y ai laissé mes cheveux, mes dents, ma jeunesse. Il boit une gorgée de bière. P. 26

Quant à Abbas « l'étoile filante », comme l'appelait Maryam, est exécuté discrètement, et sa maman est devenue folle à cause de ce qu'il est arrivé à son enfant adolescent :

Ses yeux brille quand il sourit et même quand il ne sourit pas. Il a le regard des illuminés. Abbâs, c'est une étoile filante : il n'aura pas une longue vie parce que son cœur, un jour, ne pourra plus contenir tout cet amour à donner. Un jour, son cœur explosera et j'espère que le monde sera éclaboussé de son amour. P. 30

Les parents de Maryam quand à eux, des militants marxistes ont due cacher les papiers des réunions clandestines dans les couche de leur bébé Maryam déjà engagée dans le mouvement militantisme très tôt :

A côté de mes couches, dans ma grenouillère, des comptes rendus de réunions du parti d'opposition pour lequel mes parents militent. Mes parents doivent apporter ces documents à une autre antenne située plus loin dans la ville. Mon père avait eu la brillante idée d'enrouler ces documents dans du plastique et de les glisser à côté de mes couches. P. 33

Le père de Maryam se faisait viré de son travail en banque, sa mère s'est fait renversée de l'université où elle suivait des études en médecine :

Le départ n'était pas aussi facile, « une agression morale, intellectuelle, psychique ». Il fallait que le père enterre ses livres, la mère ses rêves et la fille ses jouets :

[...] tu imagines quand les ouvriers ont creusé la terre pour construire cet immeuble, ils ont dû trouver les livres, j'imagine leur tête en tombant dessus. Qu'est-ce qu'ils ont dû penser ? Et s'ils avaient bien observé ce trou, ils auraient pu y trouver aussi mes jouets et les rêves de ma mère. P. 43

Pour RÉCAMIER, l'exilé doit faire le deuil de ce qui a laissé derrière lui pour pouvoir continuer malgré ce que cela peut être douloureux pour lui : « l'éloignement de la mère patrie entraîne la perte d'une sécurité affective et crée une situation d'extrême tension. L'exilé va devoir faire le deuil de ce qu'il a laissé afin d'acquérir la découverte et la croissance. »¹

La modalité et la durée de l'exil ainsi que l'âge de l'exilé sont considérés comme des facteurs déterminants dans le processus migratoire.

¹ Paul-Claude RÉCAMIER, *Le génie des origines*, Paris, Payot, 1992, p.17

Pour les parents de Maryam, l'immigration s'est faite par une demande d'asile, ce qui met fin à tout espoir de retour. Selon la Convention du 28 juillet 1951 relative au statut des réfugiés, un réfugié est :

Une personne qui se trouve hors du pays dont elle a la nationalité ou dans laquelle elle a sa résidence habituelle ; qui craint avec raison d'être persécuté du fait de son appartenance communautaire, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, et qui ne peut ou ne veut se réclamer de la protection de ce pays ou y retourner en raison de la dette crainte.¹

Faire le deuil dépend aussi de l'âge du réfugié. Pour la mère de Maryam, elle avait son mécanisme défensif en elle qui l'empêché de s'enraciner dans la terre française. Elle passait tout son temps près de sa fenêtre. Elle manifesté un mutisme complet. Le père quant à lui, obligé de travailler avec les français, la vie était plus dure pour lui. Il terminait par réaliser son rêve d'avoir son terre à lui pour la cultiver. Maryam, la narratrice de notre corpus, en arrivant en France, elle avait six ans. Le processus migratoire prend une autre dimension. Malgré la divergence socioculturelle, l'enfant manifeste plus de facilité d'adaptation.

2.2. Une forme de dépossession de soi

Pour Julia KRISTEVA c'est « l'éclatement du refoulement qui conduit à traverser une frontière et à se trouver à l'étranger »². Dans notre corpus, et comme nous avons déjà avancé, le vécu pré-migratoire se résumant principalement dans la situation de répression qu'a connu l'Iran suite à la révolution islamique de 1979 a provoqué la fuite de la famille de la narratrice en France :

¹ Assemblée générale des Nations Unies, *Convention et protocole relatifs au statut des réfugiés*, sur le site : www.unhcr.fr, consulté le 25/02/2018.

² Julia KRISTEVA, *Étrangers de nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p.47

La peur tout doucement vient se loger dans le regard du père et de la mère, elle envahit la maison, la rue, le quartier, elle se faufile dans les conversations anodines avec les voisins, avec les commerçants. Les plats mijotés ont un goût de peur, les soirées entre amis aussi. Les voix familières laissent échapper des accents étrangers. Les mains que l'on serre peuvent cacher des objets tranchants dans leur paume. Une simple plaisanterie peut se changer en menace. Partout, tout le monde peut dénoncer. La mort est assise les jambes croisées sur les montagnes de l'Alborz qui surplombent Téhéran. P. 41

Incapables de supporter d'avantage cette débâcle politique, les parents décident d'abandonner leur pays natal :

Pour la première fois, le père et la mère sentent leur foi révolutionnaire décliner. Il y a comme des fissures sur l'édifice de l'engagement, des rides apparaissent sur leur visage si ferme auparavant. P. 42

Après sa *Deuxième naissance* en France, Maryam demeure dans un état de « renaissance » permanente, dans des lieux différents : en Chine, en Inde, En Turquie et aussi en Iran. Elle avait choisi de « passer vers de nouveaux mondes : voir plus loin ; vivre plus loin ; tenter l'aventure. Agir. Franchir. Lancer un pont sur le vide »¹. Elle a choisi de vivre sans avoir à s'enraciner dans un lieu précis. Elle correspond à l'« étranger » dont elle parle Julia KRISTEVA dans son livre *Etranger à nous-mêmes* :

N'appartenir à aucun lieu, aucun amour. L'origine perdue, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, le présent en suspens. L'espace de l'étranger est un train en marche, un avion en vol, la transition même qui exclut l'arrêt. De repères, point. Son temps ? Celui d'une résurrection qui se souvient de la mort et d'avant,

¹ Alain MÉDAM, *Théorie et littérature*, Montréal, Ed. XYZ, 1994, p.38

mais manque la gloire d'être au-delà : juste l'impression d'un sursis, d'avoir échappé.¹

Après une déterritorialisation imposée, dans un premier temps, et voulue à l'âge adulte, Maryam s'est trouvée dans les deux cas sans attache et sans lieu. L'émigrant désire ordinairement se lier à un nouveau lieu. Ce qui est supposé rétablir par cet attachement c'est « tout un droit au territoire de sorte que par cette reconstitution d'une possession objectale, on en vienne à se posséder soi-même comme sujet ». ² Par conséquent, extraterritorialité suscite « un phénomène de repli défensif, une volonté de refonder un espace restreint qui serait associé à une identité stabilisée »³. Donc, le migrant alors cherche un territoire dans lequel il rassemble plus qu'ordonne ses mosaïques identitaires.

Cependant, « comment refaire ce puzzle de l'identité lorsqu'il y a des morceaux perdus quelque part à mi-chemin entre un pays d'origine qui ne t'appartient plus et un pays d'accueil qui ne t'appartient pas ? »⁴

« Je ne suis pas un arbre, j'ai pas de racines » P. 143. Cette phrase répétée souvent par Maryam nous laisse s'interroger si l'exilé porte en lui des prédispositions à une impossibilité de stabilité spatiale. Maryam refuse l'idée d'une stabilité territoriale et procède à une autre stratégie d'intégration au sein de la terre d'accueil, en assimilant la culture française.

L'exil dans ce sens se rapproche à l'idée de la mort avec ses formes symboliques. Le père doit enterrer ses livres, la maman ses rêves et la petite fille ses jouets. Mais elle les promet de les réenterrer et de leur donner vie

¹ Julia KRISTEVA, *Etrangers de nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 17-18

² Alain MÉDAM, *Ethnos et polis, Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, printemps 1989, p.145

³ Simon HAREL, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Préambule, 1989, p.160

⁴ Gina STOICIU, *L'identité, fiction et réalité*, Exil et fiction, Montréal, Humanitas / Nouvelle optique, 1992, p.103

et elle le réalise à travers l'écriture comme elle a réenterrer les morts elle dit que mon travail ressemble à celui d'un fossoyeur à l'envers. On n'a pas pu parler de la mort sans une naissance, la première naissance était une naissance dans une terre ou la mort tourne autour de Maryam et ses parents : nous courons pour échapper à la mort ce que signifie que rester en Iran c'est mourir. Le deuxième exil, renvoie à la mort d'une identité, l'enterrement des origines, suite à une renaissance dans la terre de liberté. Une dernière renaissance c'est renaître dans la terre mère, le réenterrement du persan, et une création d'un autre sentiment de l'exil, l'exil de langue. Une dernière renaissance devait avoir lieu, une quatrième, la naissance de l'écrivain dans l'espace littéraire et sa réconciliation avec ses deux fragments qui lui a permis de continuer, vivre parce qu'elle ne pouvait pas être persane ou française, ni entre les deux parce qu'entre les deux c'est le vide mais il fallait un autre monde, son monde à elle ou elle pouvait être les deux, l'écriture et c'est ce que nous essayerons de prouver dans les chapitre qui suivent.

2.3. Une forme d'exclusion

Notre protagoniste avait un sentiment permanent d'étrangeté dans le monde qui l'entoure. Son passé la suit sans arrêt. Sa langue et sa culture apparaissent à chaque fois sous une vieille femme qui ne cessait pas de la suivre et qui finissait par la quitter lors de son retour au pays natal.

Ma grand-mère est assise dans ma chambre. Encore une hallucination.
Je n'en peux plus, je vais hurler. P. 83

Mais Maryam se sentait aussi étrangère dans son pays natal. Avec son retour en Iran, elle avait l'impression d'être plus exclu qu'en France.

Tu sais ce que ça fait d'être nulle part chez soi ? En France, on me dit que je suis iranienne. En Iran, on me dit je suis française. P. 156

Maryam se sentait le mal-être du au fait qu'elle n'a pas trouvé sa place dans sa société d'origine ainsi dans la société d'accueil. Cela augmente chez elle un sentiment d'exclusion et un sentiment intense : le désir de la paix en soi.

Deuxième partie :

Écrire l'exil : une identité
narrative, une identité
plurielle

Deuxième partie : Écrire l'exil

Peu importe le lieu d'où il vient et où il s'installe, l'exilé ne peut pas éviter les répercussions bonnes ou mauvaises de l'expatriation, et tout ce qu'elle apporte. Se donner à l'écriture s'avère une stratégie pour certains de dire le malheur et la richesse de l'exil.

Ecrire, comme immigrer c'est faire un choix, c'est refuser de se laisser porter par les idées reçues, c'est être conscient de la précarité des échanges, c'est assumer l'angoisse de la mort, c'est rejeter la famille et l'héritage.¹

Dans ce passage, Jacques GODBOUT fait un rapprochement entre les deux concepts écriture et immigration. Dans l'immigration on trouve un choix, le choix de distanciation par rapport à la société d'origine. Les parents de notre narratrice ont fait ce choix, quitter l'Iran et se réfugier en France. Ils n'ont pas se laisser porter par les idées extrémistes du mouvement islamique nouvellement installé au pouvoir. Il ont vu précarité pour leur petite fille, qui leur a donné plus de courage pour quitter l'Iran, dans le fait même de rester en Iran. Or, quitter son pays est une mort de la même façon qu'un écrivain s'expose à une sorte de « mort de soi »² lors de son acte scriptural. Écrire, pour Maryam s'avère nécessaire voir vital, une survie d'une réalité dans laquelle n'a pas cessé de naître et de renaître. Écrire donc c'est refuser de se laisser porter par la réalité, une réalité douloureuse pour notre narratrice, en se détachant aussi de toute considération spatiale pour un enracinement dans l'écriture.

¹ Jacques GODBOUT, *Le réformiste : textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975, p.195-196

² Jacques SOJCHER, *Marges et exil*, Bruxelles, Labor, 1987, p.83

Chapitre I :

Vers une identité narrative

Chapitre I : Vers une identité narrative

Dès l'aube des temps, les spécialistes de différents domaines ont cherché à définir le concept d'identité, chacun selon son intérêt et en fonction de sa spécialisation.

La notion d'identité dans sa conception générale est considérée comme la base d'une logique de la stabilité qui détermine l'individu « entant que tel » dans ses rôles et ses champs de références. Elle se résume dans tout ce qui forme le « moi » d'un individu et qui engendre cette impression d'être le même à travers le temps.

L'identité d'une personne se construit à travers des étapes et subit des interactions à travers le temps. Elle est donc un concept dynamique et non pas un produit fixe. Cette dynamique « identitaire » se manifeste chez un individu expatrié par sa singularité culturelle d'un côté et son intégration dans les différentes situations culturelles d'un autre côté. C'est la tentative de créer un équilibre entre un « moi » et un « autre ».

➤ L'identité personnelle :

Le premier philosophe qui s'est intéressé à l'identité personnelle est John LOCKE. Il fait l'équivalence entre cette dernière et la « mêmeté », autrement dit la tendance d'être le même à travers le temps.

Car c'est par la conscience qu'il a de ses pensées et actions présentes qu'il est soi pour soi-même, et qu'il restera le même soi dans l'exacte mesure ou la même conscience s'étendra à des actions passées ou à venir ; et il ne serait pas plus devenu deux personnes par l'écoulement du temps ou par la substitution d'une substance à une autre qu'un homme ne devient deux hommes quand il porte aujourd'hui d'autres vêtements qu'hier, en ayant dormi plus ou moins longuement entre temps. La même conscience réunit ces actions éloignées au sein de la

même personne, quelles que soient les substances qui ont contribuées à leur production.¹

Edgar Morin définit l'identité par comparaison aux origines comme il le souligne dans le passage suivant :

L'identité personnelle se définit d'abord par références aux ancêtres et aux parents; l'individu d'une tribu se désigne d'abord comme «fils de» et ensuite par un prénom qui peut être d'un parent, d'un patriarche, d'un prophète, d'un saint. Dans notre société, nous nous définissons par notre nom de famille; et par un prénom, dont nous ne sommes pas le seul titulaire. Plus largement, nous nous définissons en référence à notre village, notre province, notre nation, notre religion. Notre identité se fixe non en s'en détachant, mais au contraire en incluant ses ascendants et ses appartenances.²

➤ L'identité sociale :

Dans son ouvrage, *Soi même comme un autre*, Paul RICOEUR souligne que l'identité de chacun dépend de celle des « autres ». Dans le même sens Isabelle Taboada-Leonetti affirme que :

L'identité est essentiellement un «sentiment d'être» par lequel un individu éprouve qu'il est «moi», différent des autres. Cette formule simple exprime bien la double appartenance théorique de l'identité : il s'agit d'un fait de conscience, subjectif, donc individuel, et relevant du champ de la psychologie, mais il se situe aussi dans le rapport à l'autre, dans l'interactif, et donc dans le champ de la sociologie.³

Dans le même ouvrage, l'auteur évoque le concept de « stratégie identitaire » qui renvoi à l'attitude de l'individu à choisir « l'élément

¹ John LOCKE, *Identité et différence*, Paris, Seuil, 1998, p.149

² Edgar MORIN, *La méthode 5, L'humanité de l'humanité, L'identité humaine*, Paris, Seuil, 2001, p.94-95

³ Isabelle TABOADA-LEONETTI, *Stratégies identitaires et minorités : le point de vu de sociologie*, Paris, PUF, 1990, p.43

identitaire » jugé adéquate à la situation dans laquelle il se trouve (exil, colonisation, etc.)

Les stratégies identitaires apparaissent comme le résultat de l'élaboration individuelle et collective des acteurs et expriment, dans leur mouvance, les ajustements opérés, au jour le jour, en fonction de la variation des situations et des enjeux qu'elles suscitent - c'est-à-dire des finalités exprimées par les acteurs - et des ressources de ceux-ci.¹

Face à son identité menacée, l'individu expatrié peut mettre en place plusieurs stratégies identitaires qui peuvent être intérieures comme l'assimilation ou intérieure comme le maintien des liens très forts avec sa culture d'origine. Les stratégies intermédiaires se résument principalement dans le fait de devenir autre sans perdre sa singularité marquée par la culture de la communauté d'origine :

Les minorités, et les identités minoritaires, sont produites en partie par le regard de l'autre, du majoritaire, et dans le cadre des relations entre majoritaires et minoritaires qui s'établissent.²

Donc, les individus qui constituent une communauté minoritaire « acceptent », « rejettent » ou « négocient » l'identité de la communauté d'accueil. Et l'identification de cette identité minoritaire par la communauté d'accueil dépend de la façon par laquelle l'individu expatrié entre en contact avec cette communauté comme le souligne Erikson : «la façon dont une communauté identifie l'individu rencontre, donc, avec plus ou moins de succès, la façon dont l'individu s'identifie aux autres».³

¹ Isabelle TABOADA-LEONETTI, *Stratégies identitaires et minorités : le point de vu de sociologie*, Paris, PUF, 1990, p.49

² Ibid, p.60

³ Erik ERIKSON, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1968, p.167.

➤ L'identité culturelle :

Dans *Francophonie et identités culturelles*, Christiane ALBERT attribue à l'identité le concept de mouvance. De ce fait elle est « le produit d'une histoire dans laquelle elle s'inscrit. [...] L'identité peut, en outre, être fabriquée par l'histoire : l'identité métisse est ainsi l'un des aspects les plus manifestes de l'idéologie coloniale et postcoloniale. »¹

Des spécialistes de divers domaines ont affirmé qu'ils existent bien plusieurs façons qui manifestent l'appartenance à une collectivité. Parmi lesquelles figure en tête la « langue » considérée comme une composante importante de la notion d'identité. Malgré l'importance qu'occupe la langue dans les manifestations culturelles, une culture ne peut pas seulement s'enfermer dans une langue mais bien évident une composante de l'identité culturelle. Dans ce cas on parle de l'« identité linguistique ».

➤ Les stratégies identitaires

Il semble difficile de cerner l'aspect théorique de l'identité étant donné qu'elle se présente comme un concept changeant à cause de son caractère « multidimensionnel » et « dynamique » :

Si l'identité est difficile à cerner et à définir, c'est précisément en raison de son caractère multidimensionnel et dynamique. C'est ce qui lui confère sa complexité, mais aussi ce qui lui donne sa flexibilité, l'identité connaît des variations, se prête à des reformulations, voire à des manipulations.²

Utiliser l'identité comme un moyen d'atteindre un but a conduit certains auteurs de parler des « stratégies identitaires » :

¹ Christiane ALBERT, *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Éd. Karthala, 1999, p.8

² Ibid

C'est souligner cette dimension changeante de l'identité, qui ne constitue jamais une solution définitive, que certains auteurs utilisent le concept de « stratégies identitaires ». Dans cette perspective, l'identité n'est donc pas absolue, mais relative. ¹

Kastersztein définit les stratégies identitaires comme étant « des comportements individuels ou collectifs conscients ou inconscients, adaptés ou inadaptés, mis en place, lorsque l'identité est remise en cause par soi-même ou le système sociale. »²

L'objectif de mises en place des stratégies identitaires par un individu exilé est de reconnaître son existence au sein de la société d'accueil. C'est ce que nous avons souligné au niveau de notre corpus. Maryam s'est référé à plusieurs stratégies identitaires afin de pouvoir se reconnaître au sein de la société française.

1.1. L'exil : un mot ? Des mots ?

Dans *Quelques mouvement de l'exil*, Jacques SOJCHER propose une autre étymologie de l'exil. Pour cet auteur « ce mot qui, par une fausse étymologie devient ex il, hors du il, hors de soi »³ est la représentation même de l'œuvre littéraire, autrement dit une distanciation par rapport à la réalité.

Comme nous venons de conclure dans le chapitre précédent, l'expérience migratoire pour la narratrice et sa famille, avec toute les formes quelle a prises, est chaotique. Ce chao a mis son identité culturelle dans un état de construction et de déconstruction permanente et l'a conduit

¹ Ibid

²J. KASTERSZTEIN, *Les stratégies identitaires des acteurs sociaux: approche dynamique des Finalités*, Paris, PUF, 1990, p. 27-41.

³ Jacques SOJCHER, *Quelques mouvements de l'exil : Marges et exil*, Bruxelles, Éditions Labor, 1987, p.83

à une situation d'angoisse aiguë résultant de l'impossibilité de continuer avec cette déchirure identitaire :

J'ai les larmes qui montent [...] Je cours dans la rue et je crie [...] Je pleure en silence. Je pleure parce que j'ai peur de finir folle. Je suis de retour chez moi. Ma grand-mère est assise dans ma chambre. Encore une hallucination. Je n'en peux plus, je vais hurler. P. 83

Donc, l'aspect douloureux dans l'expérience migratoire a joué un rôle déterminant pour notre protagoniste dans le choix de l'activité scripturale comme le montre l'extrait suivant :

Tu es conteuse depuis toute petite. Tu as toujours aimé inventer un tas d'histoire [...] Racontes-les non pas avec une modestie feinte et une fierté cachée mais de l'intérieur Maryam, de l'intérieur. Laisse ta douleur s'exprimer [...] Je regarde la table basse posée devant moi sur laquelle il y avait, quelques instants avant, deux tasses de thé. Sur sa surface maintenant vide, je dépose un premier masque. Le masque de la douleur refoulée. P. 84

À la différence du conte et de tout autre genre littéraire, le roman regroupe trois caractéristiques principales : la narration, les dialogues et les descriptions. Le conte quand à lui est caractérisé par les actions déroulant dans le passé lointain, le dénouement et la fin sont souvent heureux. Dans une situation migratoire, le genre romanesque semble le mieux adapté pour dire sa douleur en dépassant le fait d'être une simple conteuse :

Tu vas désormais les raconter autrement. C'est bien ce qu'il t'est arrivé ce soir. C'est de bon augure [...] Les fantômes sont venus te hanter : ils sont venir te dire quelques choses. Ils avaient le regard triste. [...] Tu dois les raconter autrement [...] Tu ne peux plus te contenter de jubiler et te vanter comme ça de ce que tu appelles ta vie romanesque.

- Les raconter ? Mais je les raconte très bien. Les gens adorent ! Ils applaudissent et en redemandent !
- Rends-leur hommage. Racontes-les non pas avec une modestie feinte et une fierté cachée mais de l'intérieur Maryam. P. 84

L'écriture est une rupture tout comme l'exil. Le récit de vie est un moyen de ne pas perdre le fil de l'existence réelle. Ecrire soi c'est mourir pour naître dans l'espace textuelle, c'est permettre de donner vie à un passé, une mémoire singulière ou collective.

1.2. Une écriture singulière

Comme nous avons vu dans la partie précédente, l'exil renvoie à plusieurs conceptions, or nous soulignons que toutes les formes et les figures sous lesquelles il se manifeste se rapportent à la même idée, celle d'un bannissement vécu. Cependant, il semble être que ce concept peut occuper un espace imaginaire. Dans ce sens, l'essayiste Jean Sgard fait la distinction entre deux conceptions de l'exil : celui vécu, synonyme d'« expatriation, de bannissement »¹, et celui imaginaire résultant de l'acte scriptural dans cette même situation. Il renvoie à une « sécession, prise de distance, affirmation d'une singularité, et finalement victoire sur toute les formes de l'exil ».²

Une possibilité de sortir de ce chaos peut résider dans ce qu'on appelle « l'identité narrative ». Paul RICOEUR, dans *Soi-même comme un autre* avance l'idée que l'identité s'accomplit une fois devenue narrative : « [...] le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de

¹ Jean SGARD, *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p.299

²Ibid, p.299

manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle ». ¹

➤ L'identité narrative

Dans *Temps et Récit III*, Paul RICOEUR a essayé de cerner la notion de l'« identité narrative » autrement dite « la sorte d'identité à laquelle un être humain accède grâce à la médiation de la fonction narrative. »². Il aperçoit ce concept comme étant l'entrecroisement entre l'histoire (individuelle ou collective) et la fiction, comme il le souligne dans le passage suivant :

J'ai rencontré ce problème à la fin de *Temps et récit III*, lorsque je me suis demandé au terme d'un long voyage à travers le récit historique et le récit de fiction, s'il existait une expérience fondamentale capable d'intégrer les deux grandes classes de récit. J'ai alors formé l'hypothèse selon laquelle la constitution de l'identité narrative, soit d'une personne individuelle, soit d'une communauté historique, était le lieu recherché de cette fusion entre histoire et fiction.³

Dans le même ouvrage, Paul RICOEUR, manifeste « une précompréhension intuitive » à propos de ce nouveau concept. Il s'est interrogé d'un côté sur la lisibilité des vies humaines une fois qu'elles soient racontées, d'un autre côté sur l'intelligibilité de ce « histoires de vie » lorsque leur sont appliqués les modèles narratifs.

L'auteur semble trouver une infirmation de son intuition dans la dimension épistémologique de l'autobiographe comme il le démontre dans la chaîne explicative suivante :

¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p.17

² Paul Ricœur, *Temps et récits III*, Paris, Seuil, 1985, p.295

³ Op. Cit.

Le statut épistémologique de l'autobiographie semble confirmer cette intuition. Il est donc plausible de tenir pour valable la chaîne suivante d'assertion : la connaissance de soi est une interprétation, - l'interprétation de soi à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée, -cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive ou, si l'on préfère, une fiction historique, comparable à ce biographies de grands hommes ou se mêle l'histoire et la fiction.¹

En effet :

L'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées. [...] L'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents [...] de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées. [...] En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire.²

➤ Qui dit - « je » ?

Le récit fictionnel se diffère du récit de référence dans le fait que le premier est raconté par une « entité imaginaire » sans avoir une référence au monde réel tandis que le récit de type biographique relate généralement le passé d'un locuteur donné.

¹ Op. Cit.

² Op. Cit.

Le choix de la première ou de la troisième personne pour relater une histoire dépend de l'intention de l'auteur de raconter les choses et de sa visée narrative. Le choix du « je » soulève plus de confusions puisque l'auteur donne tendance que c'est lui le narrateur. Dans son *essai sur la première personne dans le roman*, Jean ROUSSET a fait une analyse de l'utilisation du « je » dans le roman. Pour cet auteur, le « je » peut traduire : « une exploration de soi par soi, une saisie du moi et de l'autre, une activité de la mémoire dans le récit rétrospectif, une rencontre du narcissisme et de l'autobiographie. »¹

Généralement, le récit « homodiégétique » est reconnu par des marqueurs textuels ou paratextuels. Selon certains auteurs, l'intention fictionnelle s'oppose à celle autobiographique caractérisée par l'identité onomastique. L'existence de cette identité onomastique, qui peut être résumée dans l'identité entre le nom du narrateur et de l'écrivain l'« intention homodiégétique » selon Dorrit COHN est autobiographique. Pour le même auteur, l'absence de l'identité onomastique renvoie à une intention fictionnelle de la part de l'auteur.

Dans notre corpus, et comme l'héroïne (Maryam) et la narratrice (Maryam) ne font qu'une, l'autrice (Maryam) utilise le « je ». Elle préfère une narration rétrospective des événements essentiels de sa vie en plaçant les actions dans un cadre spatio-temporel authentique qui est le même que celui de l'autrice du récit. En effet, Maryam a recouru à plusieurs stratagèmes.

L'inscription des actions dans un cadre temporel authentique. En fait, le personnage Maryam a la même date de naissance que l'autrice ainsi la

¹ Jean ROUSSET, *Narcisse romancier : Essai sur la première personne dans le roman*, Paris, Éditions José Corti, 1971, p. 92

succession chronologique des événements est la même que celle de la vie de l'autrice. De plus l' « irruption de l'Histoire » de l'Iran dans l'histoire personnelle des personnages.

Ainsi, l'inscription des personnages dans l'espace renvoie à un autre critère de « référentialité ». Cela se manifeste dans le roman dans l'attachement à l'univers authentique (ville natale, maisons) dont ils se servent aussi dans leurs textes, qu'ils transformé au sein du roman à une « symbolique affective ».

Aussi l' « identification professionnelle », l'activité d'écrivain est un stratagème de référentialité. Le héroïne-narratrice est une conteuse et romancière c statut devient un miroir de l'autrice.

➤ L'autobiographie

Philippe LEJEUNE est le premier qui s'est intéressé aux critiques autobiographiques. Selon cet auteur, une autobiographie est : « le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »

C'est à ce même auteur qu'on doit les fondements théoriques de ce genre qui peuvent être résumés dans les points suivants :

- la mise en récit d'une vie ;
- le caractère unitaire de celle-ci, son sens ;
- les contraintes telles que la fidélité, la cohérence, le pacte autobiographique.

Le pacte autobiographique implique l'identité de nom entre l'auteur qui figure sur la couverture du livre et le nom du personnage dont l'histoire est racontée dans le livre. Philippe Lejeune le définit comme suit :

Le pacte autobiographique est l'engagement que prend un auteur de raconter directement sa vie (une partie ou un aspect) dans un esprit de vérité [...] L'autobiographe, lui, vous promet que ce qu'il va vous dire est vrai ou du moins ce qu'il croit vrai. Il se comporte comme un historien ou un journaliste, avec la différence que le sujet sur lequel il promet de donner une information vraie, c'est lui-même.¹

Le texte autobiographique qui constitue notre corpus est écrit par Maryam dans un cadre socioculturel différent duquel elle écrit. Elle a vécu dans climat d'acculturation. Elle a quitté l'Iran avec ses parents, réfugiés politiques pour embrasser une autre terre qui est la France. Donc, la langue française est « la langue natale du je ».

Dans *Marx et la poupée*, le « je » renvoi à une authenticité des faits narrés. La romancière Maryam Madjidi a renforcé cette authenticité en inscrivant ses personnages dans l'histoire réelle : la révolution iranienne de 1979.

➤ Autobiographie / Roman autofictionnel

La « fictionnalité » d'un récit à la première personne se caractérise généralement par la disjonction entre le nom de l'auteur et celui du narrateur bien qu'on peut parler de certains cas particulier notamment l'autofiction. En 1977, Serge DOUBROVSKY et sur la quatrième de son roman *Fils* décrit ce nouveau genre comme :

Autobiographie ? Non. C'est un privilège réservé aux importants de ce monde au soir de leur vie et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe de roman, traditionnel ou nouveau.²

¹ Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, p. 14

² Serge DOUBROVSKY, *Fils*, Paris, Éd. Galilée, 1977, p. 53

Pour Philippe GASPARINI, les deux pratiques littéraires, à savoir l'autobiographie et l'autofiction, « mélangent à dessein les indices de fiction et de confidence »¹ ce qui rend difficile de les différencier. Cependant les critiques ont rassemblé certains traits caractéristiques de ce genre se présentant dans l'intérêt porté au métatexte, l'autocommentaire, et la réflexion sur la langue :

À fortiori pour accéder à l'écriture du moi, il faut rompre avec la langue « maternelle ». D'où la nécessité de rechercher une forme originale qui permette d'aller vers l'origine et de découvrir ce qui était celé par l'idiome conventionnel.²

Le langage autobiographique dans notre corpus *Marx et la poupée* est un langage de création et d'affirmation de soi. L'autofiction est la construction d'une identité narrative à travers le texte.

L'autofiction est un genre hybride entre l'autobiographie et la fiction. Le premier concept vient de remplacer le second malgré son ancienneté.

Dans notre corpus, nous pouvons dégager des indices établissant des pistes entre l'identité de l'autrice et le personnage-narratrice du roman que nous résumons dans les points suivants :

- l'aspect physique qui se manifeste dans
- l'identité professionnelle. La narratrice exerce une activité scripturale, elle est conteuse et romancière.
- coïncidence des dates de naissance. Maryam est née une année avant la révolution iranienne.
- la position du personnage dans le temps et l'espace. En fait le mouvement spatial renvoie à celui effectué par notre autrice :

¹ Philippe GASPARINI, *Autofiction : Une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008, p. 25.

² Ibid., p. 39.

L'exil en France, et plusieurs voyages notamment en Chine, Turquie et Inde.

La remémoration du lieu de l'enfance. Sur ce dernier élément Philippe GASPARINI affirme que :

[...] remémoration du lieu de l'enfance va souvent de pair avec une thématique de l'exil et du déracinement. Le personnage se cherche dans un va-et-vient incessant. [...] Nous n'avons plus affaire à des éléments biographiques factuels, publics et vérifiables, mais à une symbolique qui est de nature affective intime, donc invérifiable.¹

À ces éléments, l'auteur ajoute le « péritexte auctorial » et le titre qui crée chez le lecteur une certaine attente. Dans *Marx et la poupée*, titre de notre corpus, Marx renvoie au combat communiste des parents marxiste de la narratrice, et la poupée renvoie aux jouets que Maryam qu'elle devait les enterrer avant de quitter l'Iran et prendre le chemin de l'exil.

➤ Les métalepses auctoriales

Les notions d' « auteur implicite » et de « narrateur non fiable » sont utilisées pour la première fois par Wayne BOOTH et reprises par la critique narratologique. Dans *Métalepse*, Gérard GENETTE parle de cette pratique littéraire qui dévoile la présence de l'auteur dans son œuvre fictionnel :

Cette manière de « dénuder le procédé » [...], de dévoiler, ce fût-ce en passant le caractère tout imaginaire et modifiable *ad libitum* de l'histoire racontée, égratigne donc au passage le contrat fictionnel, qui considère à nier précisément le caractère fictionnel de la fiction.²

¹ Ibid., p. 49-50.

² Gérard GENETTE, *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Seuil, 2003, p.22

Dans notre corpus, l'autrice Maryam intervient dans certains passages pour tout en dévoilant son autorité auctorial.

Alors, je me faisais conteuse devant un public avide d'histoires exotiques e je rajoutais des détails et je modulais ma voix et je voyais les petits yeux devenir attentifs, le silence régner : certains, les plus sensibles, ont même pleuré. Je triomphais. P. 75

1.3. Une écriture plurielle

Ecrire pour Maryam est une stratégie pour se sauver de l'oublie non seulement une mémoire individuelle mais aussi une mémoire collective. Elle compare son travail à celui d'un fossoyeur à l'envers :

Je déterre les morts en écrivant. C'est donc ça mon écriture ? Le travail d'un fossoyeur à l'envers. Moi aussi j'ai parfois la nausée, ça me prend à la gorge et au ventre. Je me promène sur une pleine vaste et silencieuse qui ressemble au cimetière des maudits et je déterre des souvenirs, des anecdotes, des histoires douloureuses ou poignantes. Ça pue parfois. L'odeur de la mort et du passé est tenace. Je me trouve avec tous ces mort qui me fixent du regard et qui m'implorent de les raconter. Ils vont me hanter comme mon père, qui se réveillait en sueur chaque nuit durant des années. Invisibles, ils suivent mes pas. Parfois, je me retourne brusquement dans la rue et je vois des bouches effacées. P. 36

Elle avait ce fardeau des gens dont les bouches sont effacées. Elle portait en elle cette responsabilité de leur donner parole à travers son écriture :

- Tu vas désormais les raconter autrement. C'est bien, ce qu'il t'est arrivé ce soir. C'est de bon augure.

- De bon augure ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

- Les fantômes sont venus te hanter : ils sont venus te dire quelque chose. Ils avaient le regard triste.

- C'est parce que je les déçois ?

- Tu dois les raconter autrement. Tu ne peux plus te contenter de jubiler et de te vanter comme ça de ce que tu appelles ta vie romanesque.

- Les raconter autrement ? Mais je les raconte très bien. Les gens adorent ! Ils applaudissent et en redemandent !

- Oui je sais. Tu es conteuse depuis toute petite. Tu as toujours aimé inventer un tas d'histoires.

- Alors où est le problème ?

- Rends-leur hommage. Raconte-les non pas avec une modestie feinte et une fierté cachée mais de l'intérieur Maryam, de l'intérieur. Laisse ta douleur s'exprimer. P. 84

Ecrire pour elle est donc écrire un Histoire, c'est écrire son oncle Saman qui a passé la majorité de sa vie en prison, c'est écrire Abbâs « l'étoile filante », c'est sauver de l'oubli une mémoire collective. Cette écriture, comme Régine ROBIN avance, se manifeste sous forme

[D]'un ensemble de textes, de rites, de codes symbolique, d'images et de représentations où se mêlent [...] l'analyse des réalités sociales du passé, des commentaires, des jugements [...] des souvenirs réels ou racontés, des souvenirs écrans, du mythe, de l'idéologique [c'est une] structure d'hybridité et de mise en forme narrative du passé.¹

¹ Régine ROBIN, *Le Roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Les Éditions du Préambule, « univers des discours », 1989, p. 67.

Chapitre II :

Vers une réconciliation identitaire

Chapitre II : Vers une réconciliation identitaire

Les pratiques scripturales de l'écriture migrante jouent un rôle déterminant dans la distinction de cette forme de littérature d'exil des autres courants et l'affirmation de sa singularité. En effet, ce sont ces mêmes pratiques qui seront désormais l'objet de notre analyse.

Dans ce chapitre, nous allons aborder le concept d'écriture en tant que pratique signifiante comme il est avancé par Julia KRISTEVA dans *Quatre pratiques signifiantes*. Le but de notre analyse est de voir comment les procédés littéraires d'hétérolinguisme et de l'écriture fragmentaire (morcelée) créent une représentation de la douleur et de la richesse de l'exilé, autrement dit une esthétique signifiante de l'identité multiples du migrant.

Accepter son identité plurielle, refuser d'appartenir à une seule culture et une seule langue joue un rôle déterminant dans l'aspect esthétique du récit.

2.1. Une identité plurielle

L'hétérolinguisme est un procédé littéraire qui relève de la « signifiante » migrante. Pour Roland BARTHES la signifiante est « non pas le travail par lequel le sujet (intact et extérieur) essaierait de maîtriser la langue (par exemple le travail du style), mais ce travail radical (il ne laisse rien intact) à travers lequel le sujet explore comment la langue le travail et le défait dès lors qu'il y entre. »¹

En 1993, Régine ROBIN propose une réflexion sur la pluralité de la langue où cette composante est « potentiellement libératrice, multilingue, polyphonique, hors du plein de l'enracinement identitaire ». Il exploite

¹ Roland BARTHES, *Théorie du texte : Encyclopedas Universalis*, Paris, Seuil, 1968, p. 1013

cette réflexion sur son recueil de nouvelles publiées en 1996. Rédigées en français, ses textes sont parsemés de mots anglais, allemands, espagnols, italiens et latins. Il accentue leur « étrangeté saillante » en les mettant en italique. Selon Simon, ce procédé littéraire permet à ROBIN de :

Contester les frontières nationales et culturelles, ces mots montrent un attachement à une pluralité de lieux et d'origines aboutissant à ce que Robin appelle le *hors-lieu*. En plaçant ces lexèmes étrangers çà et là dans son texte, Robin mobilise, renforce et parfois conteste des connotations déjà rattachées à chacune des langues utilisées.¹

En 1997, et en se basant sur la pratique langagière des auteurs migrants du dix-neuvième siècle, Rainier GUTMAN propose le concept d'hétérolinguisme pour désigner l'influence du bilinguisme de l'auteur sur son œuvre. Pour lui ce terme renvoie effectivement aux traces de la langue première apparues la production littéraire en langue seconde. Il le définit ainsi :

Par hétérolinguisme, j'entendais la présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale. Quant au terme plus ancien de bilinguisme, il désignera un rapport individuel aux langues, notamment le rapport que peuvent avoir ceux qui signent les œuvres littéraires.²

Au niveau de notre corpus, l'hétérolinguisme se manifeste sous plusieurs formes. D'abord sous une forme explicite par une binarité entre le persan, langue maternelle de la narratrice, et le français langue d'adoption. Nous avons repéré les termes suivants :

❖ Mâdar : aman

¹ Simon HAREL, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, 2005, p.419

² Grutman RAINIER, *Des Langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle*, Québec, Fides, 1997, p. 37

- ❖ Alhamdulillah : Dieu soit loué
- ❖ Nouné-singaq : en persan sigue désigne pierre, donc littéralement « pain de pierre »
- ❖ Panir-é-Tabriz : de la feta iranienne
- ❖ Tareh et shanbalité : des herbes iraniennes
- ❖ Daï (Saman) : Oncle (Saman)
- ❖ Khubam, khubam, khubam : « je vais bien, je vais bien, je vais bien »
- ❖ Baba ab dad, maman nan dad : « Papa donne de l'eau, maman donne du pain » Exemple de phrase type que l'on trouve dans les manuels de persan niveau CP.
- ❖ Pofak : Une sorte de chips
- ❖ Hoz : Petite fontaine au milieu d'un jardin
- ❖ Maman Djân : « Maman chérie »
- ❖ Vatanam : « Ma patrie »

Maryam joue aussi entre les deux langues en insérant de la poésie iranienne à la langue persane sans avoir procédé à une traduction littérale en français :

مهتاب به نور دامن شب بشکافت
می نوش دمی بهتر از این نتوان یافت
خوش باش و میندیش که مهتاب بسی
اندر سر خاک یک به یک خواهد تافت

Le clair rayon de la lune écarte la robe de la nuit
Bois tu ne trouveras plus un instant aussi propice
Sois heureux et sans souci car cette lune que tu vois
Déversera sa pâle lumière sur nos tombeaux bien des nuits P. 75

Ce procédé relève de la pratique singulière de l'écriture migrante comme le souligne Klaus-Dieter ERTLER :

[C]'est justement dans ce va-et-vient entre les langues, les cultures et les conceptions symboliques que l'écriture migrante prend sa force et son importance. Du fait qu'elle met en valeur deux ou plusieurs systèmes culturels d'observation et qu'elle sait évoluer entre les multiples tableaux de référence, elle fictionnalise non seulement l'histoire rapportée, mais travaille tout un ensemble de traits culturels hétérogènes.¹

2.2. Construction de soi

Une des caractéristiques majeures de l'écriture migrante est le phénomène d'acculturation. Certains auteurs préfèrent celui de transculturation. Selon REDFIELD, LINTON et HERSKOVITS, l'acculturation est :

l'ensemble de phénomènes résultant d'un contact continu et direct entre groupes d'individus appartenant à différentes cultures et aboutissant à des transformations qui affectent les modèles culturels originaux de l'un ou des deux groupes.²

Pour qu'il y ait acculturation, plusieurs conditions doivent être réunies : l'existence d'un code culturel différent de celui d'origine ; l'acquisition de ce même code culturel ; et la langue véhiculant la culture d'accueil. Enfin, un contact direct et continu entre les deux cultures.

¹ Op. cit.

² Amin Azzam, *Stratégies identitaires et stratégies d'acculturation : deux modèles complémentaires*, Alterstice, Vol 2 n°2, 2012, Lyon, p.113-116

La narratrice s'est exposé à la culture française, « culture autre » suite à un exil forcé et prolongé. Ses parents étaient des réfugiés politiques. Cela accorde au contact culturel une dimension de la dureté et une urgence d'acquérir le code culturel de cette nouvelle société.

Selon SABATIER et BERRY, dans une situation d'acculturation, l'individu mobilise plusieurs stratégies afin de s'adapter dans la société d'accueil.

Pour ces mêmes auteurs, le choix des stratégies d'acculturation résulte d'abord du « positionnement » de l'individu entre sa culture d'origine et la nouvelle culture. Ce positionnement se fait selon deux dimensions : la première dimension renvoi à la volonté de l'individu de participer dans la société d'accueil, la deuxième se présente dans la volonté de maintenir la culture d'origine au sein de la nouvelle société.

Ces deux dimensions se traduisent principalement dans deux questions posées souvent par un individu dans une situation d'exil :

- Dois-je maintenir mon identité d'origine ?
- Dois-je participer dans la vie socioculturelle de la nouvelle société ?

Berry et Sam ont établi un modèle qui traduit l'entrecroisement des réponses par « oui » ou « non » à ces deux questions. Ces réponses renvoient aux stratégies d'acculturation.

C'est sur ce modèle que nous allons nous basé pour l'analyse des stratégies mises en place par la narratrice et qui tracent son parcours identitaire.

		Maintien de la culture d'origine : Est-il important de conserver son identité et ses caractéristiques d'origine ?	
		Oui ←	→ Non
Contact et participation avec l'environnement socioculturel : Est-il important d'établir des relations avec la société d'accueil ?	Oui ↑	Intégration	Assimilation
	↓ Non	Séparation / Ségrégation	Marginalisation

Les stratégies d'acculturation selon Berry et Sam (1997, p. 296)

➤ La séparation

Selon le modèle de BERRY et SAM, la séparation est la stratégie identitaire résultant de l'entrecroisement de la réponse par « oui » au maintien de la culture d'origine et la réponse par « non » au contact et participation avec l'environnement socioculturel.

Par la séparation, l'individu cherche à conserver son identité et sa culture d'origine, tout en évitant volontairement des interactions ou des relations avec la société d'accueil. Si cette absence de relation avec la société d'accueil est imposée par cette société elle-même, on parle d'avantage de « ségrégation ».¹

Eviter volontairement de s'interagir avec la société d'accueil se manifeste chez la narratrice à travers le refus de manger, de jouer et de parler la langue de la société d'accueil.

Le premier rassemblement de la petite famille lors du petit-déjeuner autour des croissants était la première occasion pour entamer le premier

¹ Op. Cit.

rapport avec cette nouvelle culture. Ne pas manger de croissant résulte d'un choix volontaire de la narratrice contrairement à son père qui avait la rage ou sa mère qui a perdu l'envi de manger, Maryam a choisi de ne pas manger :

Mon père a acheté des « croissants » à la boulangerie d'en face. Il les étale soigneusement sur la table en expliquant que les français prennent ce genre de choses au petit-déjeuner [...] Ma mère n'en mange pas, moi non plus. Elle n'a pas faim. Moi j'ai faim mais je veux du bavâsh, ce pain iranien blanc si fin qu'on dirait du papier, ou nouné-singâq, un autre pain épais qu'on fait cuire sur un lit de pierres brûlantes parfois une ou deux pierres reste accrochées au pain. Je veux aussi du thé noir et du panir-é-Tabriz. P. 95

S'interdire d'établir un contact dans la nouvelle société s'est manifesté aussi chez la petite Maryam dans le fait de refuser volontairement de jouer avec les enfants de son âge sous prétexte qu'ils sont sauvages :

Je m'assois donc toujours près de ma mère sous le ban, collée à elle, ce qui la fait enrager. Elle me répète d'aller jouer avec les enfants mais je n'ose pas. J'en ai pourtant envie mais une force me maintient clouée au banc. Pourquoi tu ne te lève pas pour aller jouer avec ces enfants ? Je ne veux pas. Ils sont trop sauvages. P. 98

Le refus de parler figure comme une des formes de la stratégie de séparation. Le fait de ne pas parler français n'est pas du à l'incapacité linguistique de la narratrice mais d'un choix volontaire contrairement à sa mère qui ne maîtrise pas le nouvelle code linguistique :

Quelques semaines ont passé. La petite fille ne parle toujours pas à ses camarades. Elle ferme obstinément la bouche. Bouche scellée mais yeux et oreilles grands ouverts. Elle prend, elle enregistre, elle digère

tout ce qu'elle voit et entend. Mais elle ne parle pas. Pourtant, elle a très bien appris cette langue [...]. P. 121

➤ La marginalisation

La marginalisation est le résultat de la réponse par « non » au maintien de la culture d'origine et par « non » au contact et participation avec l'environnement socioculturel. Ce processus conduit l'exilé à perdre sa culture d'origine sans pouvoir établir des relations avec la société d'accueil. Les auteurs parlent dans ce cas d'une « identité alignée ».

Cette stratégie se présente généralement comme une situation problématique voir pathologique et difficile à surmonter. Elle s'accompagne souvent par des sentiments d'angoisse aiguë et de troubles identitaires menant inévitablement l'exilé à l'exclusion.

La marginalisation chez la narratrice s'est manifestée lors de ses séances dans la classe CLIN. Elle figure comme une phase transitoire entre la séparation et l'assimilation. Au niveau de cette classe CLIN, Maryam commence déjà à réfléchir sur l'utilité de sa culture et sa langue d'origine.

Une classe d'initiation pour non-francophone (ou CLIN) « est une classe de l'école élémentaire réservée aux élèves non-francophones qui viennent d'arriver en France. » (P.132) Cette définition montre que l'objectif de cette classe est de faciliter l'intégration de l'enfant exilé tandis que Maryam parle d'une *Laverie*. Ce terme est l'intitulé de l'un des chapitres du roman dans le quel notre protagoniste parle de son expérience au sein de cette classe à laquelle réserve le terme « CLEAN » qui désigne en anglais « laver ». Cela nous laisse conclure que l'objectif réel de cette classe est de laver, nettoyer ce qui est origine en soi : la langue, la culture, voir identité de l'immigrant.

C'est là [...] que j'ai compris que j'ai subi une vaste entreprise de nettoyage. Comme s'il fallait cacher notre différence et puis procéder à un effacement total. Cinq minutes consacrées à la présentation du non-francophone, où pour la seule et unique fois ses « origines » sont évoquées, à par ça rien d'autre. P. 135

Vider Maryam de la culture d'origine, effacer son identité persane c'est créer un vide à l'intérieur d'elle. Cette situation de marginalisation était le projet de ce genre de classe remplacé dès 2012 par ce qu'on appelle UPEAA (unité pédagogique pour élèves allophones arrivants) ou le projet intégrationniste tend vers une prise en compte de la culture d'origine.

Ensuite, une fois que le travail de « cleaning » a bien été accompli, on l'envoie dans la « vrai » classe. CLIN ou CLEAN, c'est tout comme. On efface, on nettoie, on nous plonge dans les eaux de la francophonie pour laver notre mémoire et notre identité. P. 135

➤ L'assimilation

Comme la montre le modèle de BERRY et SAM (Annexe 1), l'assimilation résulte d'une réponse négative au maintien de la culture d'origine et une réponse positive au contact et participation avec l'environnement socioculturel.

L'assimilation se présente d'une manière générale comme : « Le degré le plus fort dans la recherche de la similitude. L'attitude principale consiste à oublier les caractéristiques de distinction entre les individus et accepter toutes les valeurs et normes du groupe d'appartenance. »¹

Pour SABATIER et BERRY, l'assimilation est due de l'abandon de l'individu à son identité et sa culture d'origine dans sa recherche à établir des relations avec la nouvelle société. Cela résulte de l'adoption de la

¹ Op. Cit.

culture d'accueil au détriment de la culture d'origine, ce qui conduit à l'absorption du « groupe dominé » par le groupe « dominant ».

Depuis l'an 2007, la France a imposé aux immigrants de fondre leurs cultures dans les valeurs culturelles républicaines. Selon cette politique assimilationniste « refuse la résidence légale à des immigrants ne respectant pas les valeurs républicaines et ne montrant pas de volonté de s'interagir à la société française »¹

A l'époque où Maryam est arrivée en France, l'accueil des enfants immigrés se fait selon une approche assimilationniste. C'est ce qu'elle a découvert lorsqu'elle a suivi par la suite, à l'âge adulte, des études en Didactique du FLE :

Des années après, étudiante en master de didactique du français langue étrangère, nous avions un cours sur les structures d'« accueil » pour ceux qu'on appelle les « ENA » : enfants nouvellement arrivés. Il était question de ces CLIN censées « initier » en vue d'« intégrer » l'élève non francophone dans l'espace francophone et par chance notre enseignante était très critique. Elle dénonçait l'absence d'ouverture culturelle, les dangers de l'assimilation, le refus d'accueillir réellement l'autre, c'est-à-dire sa culture, sa terre, son identité, sa langue. Elle espérait que ces structures deviennent un jour de véritables lieux d'accueil et d'échange interculturel dans l'avenir. P. 135

L'assimilation chez la narratrice n'est pas volontaire mais un projet politique visant l'effacement de la culture d'origine :

C'est là, en lisant ses cours, que j'ai compris que j'avais subi une vaste entreprise de nettoyage. Comme s'il fallait cacher notre différence et puis procéder à un effacement total. Cinq minutes consacrées à la présentation du non-francophone, où pour la seule et unique fois ses

¹ J. Carvalho & A. Geddes, *Les politiques publiques sous Sarkozy*, Paris, Presse de Sciences Politiques, 2012, p. 44

« origines » sont évoquées, à part ça, rien d'autre. Ensuite, une fois que le travail de « cleaning » a bien été accompli, on l'envoie dans la « vraie » classe. CLIN ou CLEAN, c'est tout comme. On efface, on nettoie, on nous plonge dans les eaux de la francophonie pour laver notre mémoire et notre identité et quand c'est tout propre, tout net, l'intérieur bien vidé, la récompense est accordée : tu es désormais chez les Français, tâche maintenant d'être à la hauteur de la faveur qu'on t'accorde. Étrange façon d'accueillir l'autre chez soi [...] P. 135

La tendance assimilationniste découle aussi de la volonté de Maryam de quitter la classe CLIN où elle sentait la misère et l'exclusion. Donc elle voulait être ordinaire et normale :

Ici, ça sent la misère et l'exclusion, c'est comme une arrière-cour, une coulisse, un lieu où on cache ce qui n'est pas joli à voir, ce qu'il ne faut pas montrer. P. 133

➤ L'intégration

L'intégration est le processus résultant de la conscience de l'importance du fait de maintenir sa culture d'origine d'un côté et de celle d'établir des relations avec la société d'accueil.

Le processus identitaire chez notre protagoniste s'est manifesté sous une optique intégrationniste suite à son retour en Iran et la réconciliation avec sa culture d'origine.

La langue, moyen de réconciliation et composante principale de l'identité culturelle, est manifestée dans le récit sous forme d'une vieille dame qui suit la narratrice depuis le départ en France et jusqu'à son retour en Iran.

Je m'en vais maintenant, tu m'as trouvée, je n'ai plus besoin de te poursuivre en douce. La vieille femme se lève et d'un pas tranquille et

presque aérien, elle glisse sur le sol [...] La jeune femme s'aperçoit qu'elle a oublié sa canne [...] elle sent qu'elle a été oubliée volontairement. Elle l'emporte avec elle. P. 179

Se réconcilier avec la culture persane suite à son premier retour n'était pas une renonciation à la partie française mais l'acceptation de la coexistence de sa culture d'origine autrement à côté de la culture française autrement dit l'intégration de la partie persane dans la partie iranienne tout en accepter l'aspect multiple et pluriel de son identité.

Néanmoins vivre avec une cohabitation de deux cultures n'est pas donné comme aisé. Vivre entre deux rives c'est vivre dans le vide cependant on ne peut pas vivre dans le vide. Maryam et suite à sa réconciliation avec sa culture d'origine s'est retrouvée entre deux rives. Son incapacité de choisir entre les deux ou de renoncer à une d'elle lui a entraîné dans un chaos total et crée un état de souffrance. D'externe l'exil devient interne.

[...] je pleure en silence. Je pleure parce que j'ai peur de finir folle. Je suis de retour chez moi. Ma grand-mère est assise dans ma chambre. Encore une hallucination. Je n'en peux plus, je vais hurler. P. 83

L'exil de soi résulte de l'incapacité de présenter, de dire et d'exprimer « une souffrance » interne en attente de résolution. Une possibilité de sortir de cet état chaotique peut se trouver dans le récit de soi et de son histoire.

Tu es conteuse depuis toute petite. Tu as toujours aimé inventer un tas d'histoires [...] Rends-les hommage. Raconte-les non pas avec une modestie feinte et une fierté cachée mais de l'intérieur Maryam, de l'intérieur. Laisse ta douleur s'exprimer. P. 84

Paul RICOEUR, *dans Soi même comme un autre*, suppose que l'identité humaine s'accomplit lorsqu'elle devient narrative :

[...] le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle.¹

Le récit de soi figure alors comme moyen de redonner sens au passé et en faire une continuité de l'existence actuelle.

2.3. L'écriture unificatrice

La situation d'un exilé se donne généralement comme déchirante, contradictoire et difficile à surmonter comme le souligne André KARATSON qui voit dans le déracinement « l'instabilité, la confusion, voire l'effacement des points de repères »².

Je suis jalouse de leur identité. Ils semblent si confiants. Je ne pourrais jamais poser le pied sur le pavé parisien avec autant d'assurance. Moi je vacille tout le temps, d'un bord à l'autre. P. 157

Cette situation met la protagoniste de notre corpus dans un état de désappartenance. Elle lui empêche de se sentir chez elle nulle part :

Tu sais ce que ça fait d'être nulle chez soi ? En France, on me dit que je suis iranienne. En Iran, on me dit que je suis française. Tu la veux ma double culture ? Je te la donne, va vivre avec et tu viendras me dire si c'est une « belle richesse » ou pas. P. 156

Cet état a de réelles répercussions négatives sur l'aspect psychologique de Maryam :

¹ Paul RICOEUR, *Soi même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p.17

² André Karatson, *Déracinement et littérature*, Lille, Presse Universitaire de Lille III, 1982, p.38

Je sors de la fac, bouillonnante, envie de crier et de tout casser. Je descends la rue Victor-Cousin, je passe devant la statue de Montaigne, je lui touche rapidement le bout du soulier, lustré et doré à cet endroit. Je m'arrête devant le petit square et je vois Maman Massoumeh assise sur un banc. Je m'arrête net. Elle me prend la main et y dépose un baiser. Toute ma colère s'évapore et laisse place à une immense fatigue. P. 156

L'état de confusion dans lequel se trouve Maryam résulte aussi de son envi d'être comme tout le monde d'un côté et de la jouissance qu'elle tire du fait d'être différente :

Je voudrais me taire quand on me demande mes origines. Je voudrais raconter autre chose, n'importe quoi, inventer, mentir. Je voudrais aussi qu'on me pose d'autres questions, des questions inattendues, déroutantes, même absurdes, qu'on me surprenne. Et en même temps, je me vautre dans mon petit monde exotique et j'en tire une fierté » jouissive. La fierté d'être différente. Mais toujours cette gêne, cette voix intérieure qui me rappelle que tout ça n'est pas moi, que je me cache derrière un masque, celui de l'exilée romanesque. P. 81

Dans son statut de déchirure et de confusion, Maryam cherche à se mettre en forme. Et puisqu'il ne lui reste que les mots, l'écriture figure une stratégie réparatrice et une « une manière de configurer le désordre, d'en assumer les déséquilibres, les anomalies [...] dans une visée symbolique unifiante ». ¹ La tâche scripturale s'avère alors un outil de rassembler le mosaïque des identités morcelées.

Maryam réconcilie-toi avec ta double identité. Fais la paix en toi [...] Ouvre le poing et ne détruis pas ce que tu tiens à peine dans la main. P. 156

¹ Pierre NEPVEU, *L'Ecologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988, p.211

Régine ROBIN voit qu'il est impossible pour un allogène « d'habiter complètement son nom propre ou sa propre identité, impossible de coïncider avec soi-même ou avec un quelconque fantasme d'unité, impossible peut-être même d'occuper une place de sujet autrement que dans l'écriture ». Maryam Madjidi, autrice de notre corpus joint cette conception en introduisant par cette citation de Simone WEIL la deuxième partie du roman, la *deuxième naissance* :

Il ne faut pas être moi, mais il faut encore moins être nous. La cité donne le sentiment d'être chez soi. Prendre le sentiment d'être chez soi dans l'exil. Etre enraciné dans l'absence de lieu. Se déraciner socialement et végétativement. S'exiler de toute patrie terrestre. P. 91

Donc, l'écriture permet à l'exilé la création de ce que Donald WINNICOTT appelle « un espace potentiel » qui représentera désormais pour l'exilé son ultime patrie :

Cet espace potentiel est l'équivalent d'une enveloppe ou d'un derme psychique qui peut contrer le caractère menaçant de la réalité externe [...]. Cet espace potentiel permet en somme de supporter – et de vivre – l'angoisse intolérable de la distance et de l'éloignement. L'écriture correspondrait alors à la réalisation de cet espace potentiel puisqu'elle laisse énoncer ce morcellement de l'identité. Vivre par procuration et la dissociation de l'identité qui correspondent à l'expérience de l'émigration ou de l'exil : tels seraient les motifs de cette écriture migratoire.¹

L'écriture devient pour Maryam sa nouvelle patrie, elle « fait naître une réalité qui est pour ainsi dire consubstantielle au déraciné, une sorte de matrice autonome qui lui permet de vivre sa vie dans son propre espace propre ».²

¹ Simon Harel, *La Parole orpheline de l'écrivain migrant, ...*, p.398

² André Karatson, *Déracinement et littérature*, Lille, PUL, 1982, p.37

Régine ROBIN voit que cette tâche scripturale témoigne d'une perte marquée chez l'exilé et c'est cette même perte qui pousse à écrire à la recherche d'un pays :

L'écriture rend visible la perte, la castration symbolique, le manque. L'écriture est trajet, parcours, cette objectivation qui vient à tout instant rappeler qu'il y a de la perte, qu'on n'écrit jamais que dans cette perte [...] que l'acte d'écrire [...] est la tentative toujours recommencée de déjouer la perte, l'appriivoiser, la mettre à distance ; la tentative de suturer.¹

Comme le souligne Leila SEBBAR c'est le pont entre deux rives parce qu'entre les deux il y a le vide et c'est impossible d'être dans le vide.

L'écriture « migrante » peut figurer comme un processus de remémoration dans le sens où le romancier en servir pour raconter le passé de façon à lui accorder une existence quasi-réelle. Dans ce sens, Régine Robin parle du « roman mémoriel » qui lui définit ainsi :

Nous parlerons analogiquement de roman mémoriel par lequel un individu [...] pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant [...] ou, au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection ».²

D'un coup, tout a disparu. La grand-mère, les tasses, le thé. Il n'y a plus que moi dans cette chambre. Je tire les rideaux et je me demande ce qu'il y a à l'intérieur. Et puis d'abord, c'est quoi « de l'intérieur »? Ça veut dire quoi? Je me suis toujours méfiée de ce mot, « l'intérieur », parce que je l'associe à une illusion, quelque chose de fuyant que l'on poursuit en vain. Mais la grand-mère a parlé : mon show pathos-paillettes ne prend plus. Je regarde la table basse posée

¹ Régine Robin. *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop. la langue en moins*, Paris, Presse universitaire de Vincennes, 1993, p. 10

² Régine ROBIN, *Le Roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Les Éditions du Préambule, 1989, p.48

devant moi sur laquelle il y avait, quelques instants avant, deux tasses de thé. Sur sa surface maintenant vide, je dépose un premier masque. Le masque de la douleur refoulée. P. 84

La pratique scripturale reposée sur des morceaux de cultures et de langues dans notre corpus est une « réplique textuelle » d'une identité morcelée. En effet, Pour Susini ANASTOPOULOS le fragment « nait en sus de la dispersion révélée, de la dissipation du sens comme réplique, textuelle en l'occurrence, à l'identité morcelée ».¹

Ainsi, cette stratégie scripturale propre à l'écriture migrante se traduit au sein de notre corpus par la cohabitation du persan et du français, de la poésie et de la prose.

Le choix du fragment renvoi aussi à la façon de concevoir le monde et découle comme le souligne RIPOLL d'une « philosophie nomade ». Cette philosophie se résume dans le fait que notre corpus est un ensemble de chapitres multiples, courts, inachevés, et qui ne suivent pas une linéarité chronologique. Cela traduit une identité en cour de construction et ainsi les avatars de la condition migratoire.

¹ Françoise SUISINI-ANASTOPOULOS, *L'écriture fragmentaire définitions et enjeux*, Paris, PUF, 1997, p.57

Conclusion générale

Dans notre modeste travail de recherche, dont l'intitulé est *Exil et réconciliation identitaire dans Marx et la poupée*, nous avons souligné comme objectif principal d'analyser le rôle de l'écriture migratoire comme outil de réconciliation et stratégie « signifiante » dans la reconstitution identitaire. De ce fait, nous avons articulé notre travail en deux parties.

Dans une première partie nous avons abordé le concept de l'exil avec toutes les formes qu'il peut prendre. L'analyse menée dans le premier et le deuxième chapitre nous a permis de conclure que l'exil pour notre protagoniste n'était pas un simple éloignement spatial, culturel et linguistique mais aussi un état de traumatisme accumulatif, de dépossession de soi et d'exclusion sociale. Dans une deuxième partie, nous avons commencé par éclairer les repères théoriques d'un concept omniprésent dans notre corpus, celui de l'identité. L'expérience migratoire a entraînée Maryam dans un état de construction et de déconstruction identitaire. Nous sommes arrivés au fait que Maryam et pour surmonter l'état chaotique de l'exil s'est référée à plusieurs stratégies relevant du phénomène de l'acculturation. En se basant sur le modèle de Sam et Berry nous avons pu identifier les stratégies culturelles suivantes : la séparation, la marginalisation, l'assimilation et l'intégration. Notre analyse nous a permis de conclure que les différentes stratégies culturelles mobilisées par Maryam n'ont pas conduit à un apaisement entre ces deux rives, ses deux identités. Dans un deuxième chapitre, nous avons analysé l'activité scripturale conçue comme stratégie « signifiante » de dire la douleur et la richesse de l'exil et moyen de réconciliation entre son identité française et celle persane. L'analyse menée lors de cette partie nous a menée à conclure que l'écriture est le seul lieu capable d'enraciner l'identité plurielle de Maryam.

Ainsi et sous la lumière des concepts d'hétérolinguisme et d'écriture fragmentaire nous sommes arrivés au fait que l'exil, source de déchirement identitaire et de malheur, peut être aussi un don pour l'écriture et un produit « signifiant » traduisant à la fois une richesse et une douleur. Dans ce sens Rushdie SALMAN ajoute:

Notre identité est à la fois plurielle et partielle. Parfois nous avons l'impression d'être à cheval sur deux cultures ; et parfois d'être assis entre deux chaises. Mais même ce terrain est ambigu et mouvant, ce n'est pas un territoire inculte pour un écrivain. Si la littérature consiste en partie à trouver de nouveaux angles pour pénétrer la réalité, alors une nouvelle fois, notre éloignement, notre grande perspective géographique peut nous fournir de tels angles.¹

Dans le cas de Maryam, son éloignement était source d'angoisse, de traumatisme, de douleur mais aussi d'une richesse, d'un don. L'EXIL était un terrain fertile grâce à l'écriture, qui lui a donné une quatrième naissance, la naissance d'une écrivaine :

Il était une fois

[...]

Un mot

Que le vent soulève

Comme le voile des femmes

Quand elle marche et se perdent dans les ruelles de ma mémoire

Souffle

Souffle

Vent de ma vie

¹ Rushdie SALMAN, *Patrie imaginaire*, Paris, Christian bourgeois éditeur, 1991, p.26

Souffle

Souffle

Et fais danser les souvenirs

Je suis une guirlande de mots accrochée à un arbre qu'un enfant
montre du doigt. P. 202

Donc l'écriture était un refuge pour Maryam, un lieu d'équilibre mental, psychique et culturel, le seul lieu capable d'embrasser ses identités multiples. L'exil dans ce sens n'est pas seulement synonyme de la douleur. L'expérience migratoire de Maryam nous a démontré que de la douleur peut faire naître une richesse aussi qu'on peut avoir des racines -la culture persane- mais aussi et surtout des ailes -la culture française- pour voler et Maryam s'est référée à l'écriture pour se donner une quatrième naissance, cette fois-ci voulue, celle d'une écrivaine.

Bibliographie générale

Bibliographie générale

Corpus

MADJIDI Maryam, *Marx et la poupée*, Paris, Le Nouvel Attila, 2017.

Ouvrages théoriques

- ALBERT Christiane, *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Éditions Karthala, 1999.
- ARNAUD Jacqueline, *Exil, errance, voyage dans l'exil et le désarroi de Nabil FARES*, Grenoble, Ellug, 1986.
- BARTHES Roland, *Théorie du texte : Encyclopedias Universalis*, Paris, Seuil, 1968
- DOUBROVSKY Serge, *Fils*, Paris, Éditions Galilée, 1977.
- EDWARD W. Saïd, *Réflexion sur l'exil et autres essais*, Éditions Act Sud, 2008.
- GASPARINI Philippe, *Autofiction : Une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008.
- GENETTE Gérard, *Métalepse : de la figure à la fiction*, Paris, Seuil, 2003.
- GODBOUT Jacques, *Le réformiste : textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975.
- HAREL Simon, *L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement*, Québec Studies, n°14, printemps-été 1992.

- HAREL Simon, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Préambule, 1989.
- HAREL Simon, *Montréal imaginaire*, Montréal, Fides, 1992, *La parole orpheline de l'écrivain migrant*, p.p. 373-417
- HUGO Victor, *Correspondance familiale et écrits intimes*, Paris, Robert Laffont, 1988
- KARATSON André, *Déracinement et littérature*, Lille, Presse Universitaire de Lille III, 1982.
- KASTERSZTEIN Joseph, *Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités*, Paris, PUF, 1990.
- KRISTEVA Julia, *Etrangers de nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975.
- LOCKE John, *Identité et différence*, Paris, Seuil, 1998.
- MAALOUF Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1998.
- MÉDAM Alain, *Ethnos et polis, Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, printemps 1989.
- MÉDAM Alain, *Théorie et littérature*, Montréal, Ed. XYZ, 1994.
- MORIN Édgar, *La méthode, L'humanité de l'humanité, L'identité humaine*, Paris, Seuil, 2001.
- MOUNIER Jacques, *Exil et Littérature*, Grenoble, Edition Ellug, 1986.
- NEPVEU Pierre, *L'écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988.
- Ovide, *Les tristes*, traduit du latin par M. NISARD, Paris, J.-J. DUBOCHET et COMPAGNIE Éditeurs, 1838.
- RAINIER Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle*, Québec, Fides, 1997

- RÉCAMIER Paul-Claude, *Le génie des origines*, Paris, Payot, 1992.
- RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- RICOEUR Paul, *Temps et récits III*, Paris, Seuil, 1985.
- ROBIN Régine, *Le deuil de l'origine : une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Presse universitaire de Vincennes, 1993.
- ROBIN Régine, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Les Éditions Préambule, 1989.
- ROUSSET Jean, *Narcisse romancier : Essai sur la première personne dans le roman*, Paris, Éditions José Corti, 1971.
- SALMAN Rushdie, *Patrie imaginaire*, Paris, Christian bourgeois éditeur, 1991.
- SGARD Jean, *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986.
- SOJCHER Jacques, *Quelques mouvements de l'exil : Marges et exil*, Bruxelles, Éditions Labor, 1987.
- STOICIU Gina, *L'identité, fiction et réalité, Exil et fiction*, Montréal, Humanitas / Nouvelle optique, 1992.
- SUISINI-ANASTOPOULOS Françoise, *L'écriture fragmentaire définitions et enjeux*, Paris, PUF, 1997.
- TABOADA-LEONETTI Isabelle, *Stratégies identitaires et minorités : le point de vue de sociologie*, Paris, PUF, 1990.
- TOURNE Lya, *Chemin de l'exil : vers une identité nouvelle*, Paris, Ed. Compagne première, 2003.

Sitographie

- BENJELLOUN Tahar, *Exil, Solitude, Récits et réflexions suite à deux conférences de Tahar Benjelloun*, sur le site www.taharbenjelloun.org, consulté 12/03/2018

- Dictionnaire de l'Académie Française, sur le site <http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/>, consulté le 12/03/2018
- *Le phénomène du choc culturel*, sur le site http://www.bei.umontreal.ca/bei/mtl_choc.htm, consulté le 01/03/2018.
- Assemblée générale des Nations Unies, *Convention et protocole relatifs au statut des réfugié*, sur le site : www.unhcr.fr, consulté le 25/02/2018.

Résumé

Depuis la révolution islamique en Iran, les écrivains iraniens exilés en France s'inscrivent dans la lignée d'une nouvelle forme d'écriture de l'exil, la littérature migrante. Leurs productions de nature souvent autobiographique se caractérisent principalement par le phénomène d'acculturation, un choix particulier de la langue ainsi le phénomène d'hétérolinguisme et d'écriture fragmentaire. Ayant recours à la notion d'acculturation établie par Sam et Berry ainsi qu'au concept de la littérature migrante de Simon Harel, ce mémoire vise à démontrer par l'étude du texte autobiographique *Marx et la poupée* de Maryam MADJIDI que l'écriture peut constituer en fait le seul territoire offrant à l'exilé la possibilité d'un encrage spatial, et devient dès lors l'unique moyen capable de rassembler et d'ordonner les composantes éparses de sa mosaïque identitaire.

Abstract

Since the Islamic revolution in Iran, Iranian writers exiled in France are part of a new form of writing of exile, migrant literature. Their often autobiographical productions are characterized mainly by the phenomenon of acculturation, a particular choice of language and the phenomenon of heterolingualism and fragmentary writing. Using the notion of acculturation established by Sam and Berry and the concept of migrant literature by Simon Harel, this thesis aims to demonstrate through the study of the autobiographical text *Marx and the doll* Maryam MADJIDI that writing can in fact, it is the only territory that offers the exile the possibility of spatial inking, and thus becomes the only means capable of gathering and ordering the scattered components of its identity mosaic.

ملخص

منذ الثورة الإسلامية في إيران، يعتبر الكتاب الإيرانيون المنفيين في فرنسا جزءاً من شكل جديد من أشكال الكتابة في المنفى والأدب المهجر. تتصف إنتاجاتها الذاتية في كثير من الأحيان بظاهرة التبادل الثقافي واختيار لغة معينة ، و ظاهرة التغيير اللغوي والكتابة المجزأة. باستخدام فكرة التثاقف التي أنشأها **سام و بري** ومفهوم أدب المهاجرين من قبل **سيمون هرنيل** ، تهدف هذه الرسالة إلى التوضيح من خلال دراسة النص السيرة الذاتية **ماركس والدمية** لمریم مجیدی أنه يمكن للكتابة في الواقع ان تكون الإقليم الوحيد الذي يوفر للمنفي إمكانية التعبير المكاني ، وبالتالي يصبح الوسيلة الوحيدة القادرة على جمع وترتيب المكونات المتفرقة لفسيفساء هويته

